

Des pucerons sur les rhododendrons

recueil de nouvelles de
Jacques THOMASSAINT

illustré par
SANRANKUNE



Éditions de la rue nantaise



LES CONSERVES

- Ça te servira plus tard !

Quand ma mère me répète cette phrase, je hausse les épaules, et je dis rien. Chaque fois que j'ai pas envie de faire ce truc qui justement me servira plus tard, elle me sort la formule qui tue. Je sais que j'ai pas vraiment intérêt à riposter. Quand j'étais plus petite, je boudais, ou je faisais une colère. Ensuite, je me suis soumise, il faut savoir ruser avec les principes. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'elle avait raison.

Il y a deux choses importantes pour ma mère : ses conserves et ses amants. Des conserves de toutes sortes, de fruits, de légumes, de viandes, qu'elle tasse dans de grands pots en verre rangés ensuite sur des étagères dans la remise.

- Nos réserves pour l'hiver, dit-elle.

Comme si les hivers ici étaient si rudes qu'on ne pourrait pas sortir pour aller jusqu'au supermarché chercher une boîte de haricots verts ou de raviolis. Ou un pot de confiture. Depuis que je suis née, je n'ai vu la neige qu'une seule fois, et encore,

quelques centimètres qui ont fondu dans la journée.

Elle y colle des étiquettes, sur ses conserves, avec le nom du contenu, et la date de fabrication. C'est une méticuleuse, ma mère, pour les conserves, à défaut de l'être dans le choix de ses amants. Il y a des rangées entières de sauce tomate datant de deux ou trois ans, des machins bizarres genre rata-touille ou des légumes qu'il a fallu éplucher pendant des après-midi entiers, des petits pois extra-fins ou des haricots encore plus extra-fins que les petits pois.

À force de l'aider, je finis par savoir comment faire. Y compris découper le lapin, placer les morceaux afin qu'ils entrent dans les bocaux, en stériliser une douzaine dans la grande lessiveuse avec le thermomètre, allumer le réchaud à gaz monté sur son trépied. Je suis une championne de la conserve ! La superwoman du frichti en sauce ! S'il y avait des concours, je serais sur le podium. Médaille d'or ! Et une « Marseillaise » sur fond bleu-blanc-rouge pour Chloé, une !

Chloé, c'est mon prénom. Celui-là ou un autre. Bien que je n'aimerais pas m'appeler Martine, ou Clémence. Je ne sais pas pourquoi. Chloé me plaît bien. C'est une chance, parce qu'il y a plein d'autres noms qui ne me plaisent pas du tout. Ceux des amants de ma mère, par exemple.

J'en ai oublié quelques-uns. Je dois avoir une variété d'Alzheimer rien que pour eux. Celui dont je me souviens le mieux, c'est René. Un petit brun à moustache, qui rougissait quand ma mère l'embrassait devant moi. Je pleurnichais quand il entrait, ça le mettait mal à l'aise. Il marchait sur la pointe des pieds, comme si c'était le bruit de ses chaussures qui m'effrayait. Lui, il venait le mercredi, ce doit être pour cela que je m'en souviens. Ma mère me flanquait dehors, je filais jouer chez ma copine Lulu qui avait le même problème

avec sa mère. On piquait des billets dans leur porte-monnaie et on allait se payer des glaces. À la fraise, j'adore.

Lulu a un avantage sur moi. Son père rentre le soir. Elle doit garder sa langue, comme dit sa mère. En échange, Lulu fait jamais la vaisselle et peut rester jouer dehors jusqu'à la nuit. Mon père, je l'ai pas connu. Il paraît qu'il est parti quand j'étais toute petite. Ma mère dit :

- Il s'est tiré avec une roulure, ton père !

Comme si j'y étais pour quelque chose, dans leurs affaires d'adultes. Elle ne m'a jamais expliqué le sens de roulure, je crois que j'ai fini par comprendre.

Depuis qu'il est parti (avec sa roulure), elle ne veut plus que des amants. Pour l'hygiène, a-t-elle dit à la mère de Lulu, un soir qu'elles bavardaient dans la remise à côté des rangées de bocaux. Elle lui en donne de temps en temps, histoire de pas laisser perdre. J'ai demandé à Lulu, elle a pas su me dire si elles les mangeaient. Lulu, c'est les glaces, le reste, elle aime pas.

Je me souviens aussi très bien du chasseur. J'ai oublié son prénom. Il venait le dimanche soir, il posait son fusil dans le coin derrière la porte de la cuisine, et sortait de sa gibecière un lièvre, un lapin, un faisan, qu'il jetait en rigolant sur la table. Moi, ça ne me faisait pas rire. Je savais que le lendemain, avec ma mère, on dépouillerait, on plumerait, on ébouillanterait, on découperait, on cuirait, on mettrait dans des bocaux, et on caserait le tout sur les étagères. Et le dimanche suivant, ma mère l'emmènerait visiter la remise en gloussant, et lui montrerait l'alignée de provisions pour les hivers à venir !

C'est à cette époque de ma vie que j'ai appris à découper les animaux. Au début, je ne voulais pas y toucher.

- Ça pue la mort ! Et c'est plein de sang !

Ma mère a beaucoup insisté en disant :

- Ça te servira plus tard !

J'en ai profité pour négocier un jean trash, puis un MP3, puis une télé dans ma chambre. Et j'ai appris. D'abord, affiler le grand couteau à découper sur la pierre spéciale. Une pierre à fusil. Bizarre, le nom des choses. Comme celui des gens. Ensuite, trouver les jointures, les articulations, passer la lame sans hésiter, pour ne pas abîmer la viande. Ne pas oublier la planche en bois prévue à cet usage afin de ne pas rayer le formica. Faire dorer, puis accommoder selon la recette prévue : en civet, à la sauce madère, à la catalane...

Pour la tête, j'ai eu plus de mal. Le couteau ne suffisait pas. Il fallait se servir du couperet, et frapper violemment en visant bien. Au début, j'ai raté mon coup et le cou de la bête. Mais après quelques têtes plus ou moins fracassées, j'ai fini par devenir plus habile. Finalement, c'est une question d'entraînement. J'y ai pris goût. Quand je vais chez le boucher, j'en profite pour observer comment il s'y prend. Surtout pour découper les tranches de viande, je manque de pratique, les lapins, c'est trop petit pour ce genre de travail.

Le gibier, c'est un produit de saison. L'automne uniquement. L'été, ce sont les fruits : cerises, framboises, groseilles. J'en mets dans mes poches au fur et à mesure, et je les échange avec Lulu contre des glaces.

Au printemps, je ne me souviens pas très bien. Des asperges, peut-être. Je déteste ces petites choses blanchâtres. Il n'y a qu'en hiver que je suis tranquille. Je dois bien de temps en temps aller jusqu'à la remise chercher un bocal, vérifier l'année, le mois, la recette. Le jour où déboule le chasseur, on

a droit au civet. Le jour du vieux, comment s'appelait-il, va savoir, c'était les sucreries, les cerises à l'eau-de-vie. Vieux poivrot ! Je me suis toujours demandé ce que ma mère trouvait à ce type. Son fric, sans doute. Il laissait ses billets sur la commode de l'entrée. Parfois, j'en chipais un, l'air innocent. Ma mère roulait des yeux furieux, et finissait par dire :

- Ce vieux salaud ! Quel pingre !

Pingre, j'ai trouvé dans le dictionnaire. Entre ping-pong et pinne. Celui-ci, il nous fait éclater de rire, avec Lulu. Elle dit :

- C'est pas la même orthographe !

On ne risque pas de le trouver dans la dictée du lundi matin !

J'avoue que j'ai longtemps été nulle en orthographe. Sauf pour pingre, roulure et pinne ! Ces trois mots, je les ai mémorisés, comme dit la prof. Du coup, je me suis mise à progresser. C'est en entrant au collège que je me suis découvert des compétences, en sciences. En physiologie, surtout. La dissection ne me pose aucun problème. Les autres filles jouent les effarouchées, ont des haut-le-cœur devant la grenouille écartelée, ricanent en poussant des petits cris. Moi pas. Ce n'est pas très différent du lapin ou du lièvre. Plus petit. Et le scalpel n'est qu'un couteau de cuisine en réduction. Un peu comme si je jouais à la dînette, ce que je n'ai plus fait depuis longtemps.

C'est ce printemps-ci que ma mère s'amourache d'un gros type rougeaud, un peu visqueux, le cheveu rare, et puant la transpiration. Je crois qu'elle aime surtout sa bagnole. Une grosse Mercedes noire qui ressemble à un corbillard.

Il arrive le samedi soir, en s'annonçant d'un grand coup de klaxon.

- Voilà l'autre ! dit ma mère, qui n'appelle jamais ses amants par leur prénom quand ils ne sont pas là.

Quand ils entrent, elle leur donne du « mon biquet », « mon doudou », « mon chou ». Celui-ci, c'est « mon lapin ». J'aurais plutôt pensé à un hippopotame, mais je dois reconnaître que « mon hippopotame », même raccourci en « mon hippopo », ça sonne mal, juste avant le baiser d'accueil.

Le gros s'installe à table, se sert un verre de vin et regarde ma mère d'un œil bovin qui doit se vouloir passionné. Il veut que je l'appelle « papa », mais il ne faut pas exagérer. Je dis à ma mère :

- Pas question ! C'est pas mon père !

Ma mère fait semblant de rien, ravaudant parmi ses casseroles et ses bocaux. Je vois bien qu'elle lui jette un regard soumis en haussant les sourcils comme elle le fait quand elle a pas envie de discuter. Moi, je ne lui parle jamais.

Le soir de cette proposition paternelle, il engouffre les deux bocaux de civet, celui de cerises au sirop et une demi-tarte aux pommes, tout en buvant les deux bouteilles qu'il me demande, ma petite Chloé, s'il te plaît, tu veux bien, elle veut bien en haussant les épaules et prenant l'air excédé. Je vais dans la remise chercher son pinard, il dit pinard, un mot de plus à caser dans la page du dictionnaire juste avant pingre.

Après le dessert, on regarde la télé. En famille, dit l'hippopotame. Tu parles d'une famille ! Il nous oblige à regarder un match de foot, calé dans le canapé entre ma mère et moi. Il lui tripote vaguement les cuisses, et il en ferait bien autant avec les miennes si je restais assise. Mais moi, le foot, je trouve ça nul, des types qui se refilent des coups de tatanes pour choper un ballon pendant qu'une meute de déguisés hurle bêtement

sur les gradins ! Je sors donc retrouver Lulu qui vient de découvrir la cigarette et me fait profiter de son expérience.

On en profite un sacré long moment. Le paquet y passe. On évoque nos beaux-pères successifs. Lulu m'explique des trucs sur le sien du moment, qui monte dans sa chambre la nuit. Elle a caché un couteau sous son oreiller, on sait jamais avec ces vieux cochons.

Quand je rentre, il fait nuit depuis longtemps. Les deux amoureux roupillent dans le canapé en ronflant comme de vieilles locomotives à vapeur. Il dort, la tête renversée, la nuque sur l'appuie-tête, la bouche entrouverte sur ses dents jaunes.



Ma mère se réveille. Elle s'étire.

- C'est à cette heure que tu rentres ?

Elle répète cette même phrase à chaque fois, je ne réponds pas. L'heure, elle doit pas la connaître, vu son œil vitreux et ses paupières tombantes. Elle monte dans sa chambre. Je lui donne pas cinq minutes avant de retomber dans les bras de Morphée. Ceux de l'hippopotame, ce sera pour plus tard.

Plus tard, je m'endors, quand je l'entends se hisser dans l'escalier. Je m'attends à entendre grincer le sommier de la chambre maternelle, mais c'est ma porte qui gémit. L'hippopotame se trompe de chambre !

Quand il s'assoit sur le bord de mon lit en disant :

- Elle me fait un gros bisou, ma petite Chloé ?

Je comprends qu'il s'est pas trompé. Je dis intérieurement merci à Lulu au moment où je lui plante la lame dans le ventre en poussant de toutes mes forces.

Le plus pénible, ce sera de le descendre par l'escalier jusque dans la cuisine sans réveiller ma mère. Il est lourd, l'animal ! Ensuite, ce ne sera plus que la routine.

Heureusement, nous sommes au printemps, et il y a beaucoup de bocaux vides.



Le jardinage

J'aime bien jardiner. Depuis longtemps. Toute petite déjà, ma mère le raconte à qui veut l'entendre, je plantais des graines dans les vieux pots de yaourt vides et je restais des heures agenouillée devant à attendre la germination. Et je piquais des colères terribles si rien ne se passait au bout de quelques minutes.

Depuis, j'ai vieilli. Pas beaucoup. Suffisamment pour patienter afin de voir sortir les minuscules tiges. J'ai abandonné les pots de yaourt. Je suis passée au stade terrestre organisé. Mon jardin occupe le fond du parc, entre la haie de genévrier et le mur de la propriété. Là, je suis à l'abri du vent et des regards. Je cultive ce que je veux. C'est un contrat avec ma mère.

De toute façon, ma mère est bien trop occupée avec son miroir et ses ravalements de façade (elle n'aime pas que je parle de son maquillage de cette manière) pour me chercher noise pour quelques plants dont le nom lui déplairait. De plus, je crois qu'elle n'y connaît rien en matière de plantes.

J'y passe tout mon temps, dans mon jardin. Tout mon temps, c'est-à-dire tout le temps dont je peux disposer en dehors de l'école, des repas et de quelques obligations comme la visite à « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête », à l'hospice, une ou deux fois par semaine ou le passage à confesse, chaque trimestre, histoire de remettre en ordre mon rapport avec Dieu.

Parce que ce bon sang de rapport avec l'Éternel (ne pas oublier la majuscule !) fait partie du contrat avec ma mère. La liberté du jardinier a un prix. En comptant bien, ce n'est pas vraiment cher payé. Surtout que le fameux Éternel, omniprésent, au-dessus de nos têtes innocentes, doit bien savoir ce que je fais de mes journées. Il n'a donc pas besoin que je perde un temps précieux à lui raconter ma vie par l'entremise d'un curé qui sent des pieds.

Je suis tout de même mieux au grand air, ma mère me donne raison sur ce point. Elle, préfère le petit boudoir parfumé aux essences de tellement de fleurs que j'en ressors avec l'envie de vomir chaque fois que je dois y aller. Heureusement, cela ne m'arrive que rarement. Chez nous, on dit « le petit boudoir », en réalité c'est une pièce qui a tout d'une chambre, sauf que personne y dort. À ma connaissance. Autrefois, peut-être, du temps de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ». Ma mère y passe de longs après-midi, allongée sur ce qu'elle nomme « une méridienne ». Elle aime bien les mots anciens, ma mère, elle se croit encore riche. Je ne sais pas si nous l'avons été, c'est peut-être une histoire qu'elle a inventée. Pourquoi, je sais pas trop. J'ai bien des idées, mais elles me servent à rien pour mon jardinage.

En ce moment, je surveille mes rosiers. Il paraît qu'il y a des attaques de pucerons. C'est monsieur Albert, un voisin, qui m'a mise en garde. Lui aussi jardine. Pas tout à fait les

mêmes plantes que moi, ce qui ne l'empêche pas de me donner des conseils. Il m'a dit, hier :

- J'ai vu des pucerons ! Sur mes rhododendrons.

J'ai rigolé :

- Vous parlez en vers, monsieur Albert ?

Il m'a quand même donné une recette contre ces bestioles. Un affreux mélange empoisonné. Je n'aurais jamais cru qu'on me laisserait acheter des produits aussi dangereux. Pas de problème. La caissière a passé les boîtes sous son lecteur de code-barres et roulez jeunesse, j'en ai rapporté pour dix ans !

J'ai tout stocké dans la cabane verte. C'est là que je range mon matériel. Elle est juste à l'entrée de mon jardin. Fermée par un cadenas, je ne veux pas que quelqu'un vienne y fourrer son nez. Surtout en période de récolte. Ma mère m'a prévenue contre les voleurs. Bien malin celui qui trouvera le secret de ma cabane.

Je n'en ai rien dit au curé. Il aimerait bien me tirer les vers du nez, celui-là, avec ses airs matois et son sourire enjôleur. Je n'ai pas confiance. J'ai lu dans des livres de la bibliothèque municipale des histoires qui font frémir et il y avait toujours un curé au départ des problèmes. Même Zola — c'est un vrai écrivain, celui-là, non ? — écrit de ces trucs ! Alors, si Zola déjà à son époque racontait comment l'abbé Mouret rencontrait une fille dans son jardin ! Je n'ai pas envie que celui du village vienne ici faire pareil ! On sait jamais.

C'est fait. J'ai barbouillé les pieds des rosiers de produit contre les pucerons. J'ai arrosé les autres plantes qui en avaient besoin. L'arrosage est un art subtil, j'ai lu cette phrase dans un traité sur les plantes exotiques. Exotiques. Voilà un

mot amusant. Et subtil, comme l'arrosage. La définition de l'exotique, en matière de jardinage, n'est pas très claire. Surtout que ce qui était exotique autrefois est devenu banal et plus exotique du tout aujourd'hui. La tomate, par exemple, ou la pomme de terre. Alors, que mes plantations soient ou non dans cette catégorie n'est pas vraiment une question intéressante. Sauf pour certains, des experts sans doute, ou des chercheurs de poux dans la tête, des coupeurs de cheveux en quatre. Ceux-là, je les évite.

Surtout quand je vais livrer ma récolte. Ils seraient bien capables d'aimer mes plantes exotiques et de vouloir les garder pour eux.

Quand on se lance dans le jardinage, on n'imagine pas qu'on va en faire ensuite un commerce. Au début, on se dit, ce sera pour moi, et ma mère. Notre consommation personnelle. Quelques laitues fraîches, des radis tout roses et croquants, des petits pois qu'on écosse ensemble. Petit à petit, avec l'expérience et la persévération, on a trop de laitues, trop de radis, de petits pois. On les donnerait bien, si on avait des voisins dans le besoin. Mais nos voisins ont aussi des jardins, comme monsieur Albert. Et les laitues, les radis, etc., cela fait partie de ce que nos jardins ont en commun. On se dit qu'on pourrait les vendre, pourquoi pas. On fait un tour au marché, le samedi matin. On regarde, on observe. On trouve que ce serait possible. Alors, on se jette à l'eau. D'autant plus que la première fois où je suis allée au marché, il a plu depuis l'aube jusqu'au soir. Mes laitues étaient lavées ! Les affaires n'ont pas été mauvaises. Pas excellentes non plus. C'est un petit truc que j'ai appris au marché : ne jamais dire que l'on a bien vendu. Jamais ! D'abord gémir un peu sur le temps, qui n'est jamais bon, les acheteurs, qui ne sont jamais nombreux, avant de dire,

négligemment : « J'ai presque tout vendu quand même. » Ne pas oublier le presque, même si vous repartez ayant tout vendu. Ce serait une sorte d'offense aux autres jardiniers et commerçants du marché ! Il convient de garder de bonnes relations avec la concurrence.

Ma mère va rarement au marché. Elle est trop fatiguée. Ou elle reçoit dans son boudoir. Comme je suis partie, elle est tranquille. Elle reçoit qui elle souhaite. Bien que je n'aie jamais rien dit sur ses visiteurs. Même quand une ou deux fois j'ai cru reconnaître le curé qui me confesse trimestriellement. Je le soupçonne de m'espionner, de vouloir vérifier si mes aveux agenouillés correspondent à ma vie réelle.

Il peut vérifier. Agenouillée, je le suis souvent. Devant mes plants, pas devant Dieu, c'est vrai. Il arrive un moment où l'agenouillement n'est plus nécessaire. C'est alors celui de la récolte. Cette catégorie de plantes, je ne la livre pas au marché. Je commence par la stocker dans la cabane, derrière une cloison de planches. Si par hasard quelque curieux entre, il ne verrait que des outils accrochés, des étagères à droite et à gauche, avec des graines, des produits pour traiter les plantes. Mais pas ma récolte !

Au début, le séchage a été difficile. Il m'a fallu trouver la bonne aération. Peu à peu, la qualité du produit fini s'est améliorée. Je l'ai testé. Dans la laitue, puis dans la pâtisserie, le thé. Ma mère raffole du thé. J'ai bien vu que les premières fois, elle faisait la grimace. Quand elle a commencé à sourire en ingurgitant ma préparation, j'ai su que j'étais près du but.

J'aime bien lui faire plaisir, à ma mère. Je sais qu'elle n'a pas eu la vie facile. Cette grande maison est un héritage. Sans elle, on serait je ne sais où. Dans un de ces affreux immeubles, le long de l'autoroute. La cité des Fleurs. Les fleurs, je les pré-

fère dans mon jardin. J'en ai de toutes sortes. La plupart des graines, je les ai achetées au magasin *La jardinière*. Quelques-unes viennent de chez monsieur Albert. Pour ma récolte particulière, ce sont des graines que j'ai trouvées dans le grenier, parmi les affaires de mon père. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Aux dernières nouvelles, selon ma mère, il serait en Argentine, reconverti dans la culture du maïs transgénique. Je dois tenir de lui, côté jardinage.

Elles étaient dans un petit sac de cuir, entre les vieux journaux où sa photo figurait en première page. Quand j'ai su lire, je les ai brûlés. C'était en juin, ma mère m'a demandé :

- Pourquoi fais-tu du feu sur la pelouse ?

Je n'ai pas répondu. La pelouse n'a jamais mérité ce nom, avec ses herbes plus hautes que moi. Et ma mère devait bien savoir ce qu'étaient ces papiers jaunis que je faisais flamber. L'incendie a failli atteindre la maison, c'était une année de sécheresse. Les pompiers sont arrivés à temps. C'est depuis ce jour que j'ai droit à mon jardin.

Hier soir, j'ai vu et entendu à la télévision un ministre expliquer qu'il ne fallait pas hésiter à créer sa propre entreprise. Le reportage montrait des gens qui ont réussi cet exploit. Il suffit de pas grand-chose, si j'ai bien compris. Il faut en avoir envie, connaître son sujet, et démarrer. Ensuite, des spécialistes viennent vous aider, vous conseiller, vous soutenir.

L'envie, je l'ai. Mon jardin, c'est ma vie. Donc, de ce côté-là, je suis parée. Et je connais mon sujet : depuis la mise en terre des graines jusqu'à la commercialisation du produit fini. Là aussi, je suis prête. Quant à démarrer, je n'ai pas attendu le ministre, heureusement. Les spécialistes ? Je connais monsieur Albert, pour le jardinage, les histoires de

saison, de lunes montantes ou descendantes, l'aspect pratique. Pour les conseils, là, je suis plus démunie. Mais j'aime mon indépendance, aussi je ne vais pas me laisser mettre un fil à la patte — c'est une expression de ma mère — par des conseillers qui ne seront pas forcément les payeurs.

Quant au soutien, j'ai celui de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ». Ceux qui l'appellent comme ça, ils savent rien. Surtout ses médecins. Ils doivent les embaucher au rabais, à la maison de retraite, alors, ils passent vite fait, et décrètent en parlant à voix basse :

- Sénilité !
- Alzheimer !
- Hypochondrie dégénérative !

Le clin d'œil de Mamie fait mentir tous les diagnostics. Mais je suis seule à le savoir. Un secret de plus entre nous deux. L'autre secret très confidentiel, c'est mon jardin. Surtout la vente de plantes séchées. Mamie est mon revendeur des premiers jours. Depuis, j'en ai trouvé d'autres, plus jeunes. J'ai développé mon affaire, comme dit le ministre à la télé.

Ce qui est bien, c'est que depuis que Mamie diffuse mon produit, elle a plein d'amis dans sa maison de retraite. À chacune de mes visites, elle les prévient, et ils arrivent en rigolant avec leurs vieilles bouches édentées. Leurs yeux brillent et leurs rides tremblotent. On dirait des galopins qui font des trucs en cachette de leur mère.

Je ne reste jamais pour assister à la vente. C'est l'affaire de Mamie. Et puis, j'ai mes livraisons à effectuer, maintenant que je maîtrise la chaîne de production, comme dit le ministre. Je vais jusqu'à la cité des Fleurs, où j'ai un détaillant. Puis au

lycée agricole, où je pratique le direct « du producteur au consommateur » pour faire plaisir aux écolos de l'endroit.

Au retour, je passe à la maison de retraite. Le gardien me dit :

- C'est vraiment gentil de venir voir ta « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » aussi souvent.

Je lui fais mon sourire commercial numéro trois avant de franchir le portillon. C'est vrai que la plupart du temps, à ce moment de la journée, Mamie n'a plus vraiment toute sa tête. Elle rit et chante en faisant des huit sur la pelouse avec son fauteuil roulant. Je récupère ma bourse juste avant qu'une infirmière arrive en râlant :

- Mamie, qu'est-ce que c'est encore que ces folies ? Et toi petite, tu devrais venir moins souvent, ta grand-mère, elle se met dans un drôle d'état à chacune de tes visites !



Je m'en vais, sans le sourire commercial. Celle-ci, je lui conseillerais bien mes plantes séchées, qui la rendraient plus gaie !

Le curé m'inquiète. Quand je suis revenue, je l'ai aperçu sortant de mon jardin, sur la pointe des pieds. C'est pas parce qu'il passe un après-midi sur deux dans le boudoir enfermé à clé avec ma mère que ça lui donne le droit de visiter mon jardin en mon absence.

Pour lui, je suis dans l'expectative. Pour son prédécesseur, j'étais encore trop jeune et irréfléchie, je n'avais pas hésité. Le coup de bêche vigoureux derrière la nuque, un vieux truc que m'a expliqué Mamie pour se débarrasser des opportuns comme elle dit, avait suffi. Je ne sais pas si Dieu sait tout, dans ce cas, Il doit être la bonté même, car Il m'a jamais rien dit. De plus, mes plantes poussent miraculeusement bien depuis que j'ai enterré le cadavre dans mon jardin.

Donc, j'hésite. J'ai suffisamment de produits dans ma cabane pour un gâteau de premier choix, servi avec le sourire numéro quatre, plus commercial tu meurs. Ou un thé surdosé avec mes plantes séchées.

Mais cela me ferait mal au cœur de gâcher tant de bonnes herbes à fumer pour un curé, alors que Mamie et ses amis en redemandent !

Je vais réfléchir.

LE POINT DE CROIX

Je déteste la couture, le tricot, la broderie, tous ces « travaux d'aiguille », comme les appelle Bonne Mamie. Elle vient de décider que je dois apprendre le point de croix. Elle prétend que c'est utile pour une jeune fille de savoir broder. Même à l'époque d'Internet. Pour me convaincre, elle me montre ses draps, empilés dans l'armoire. Elle dit :

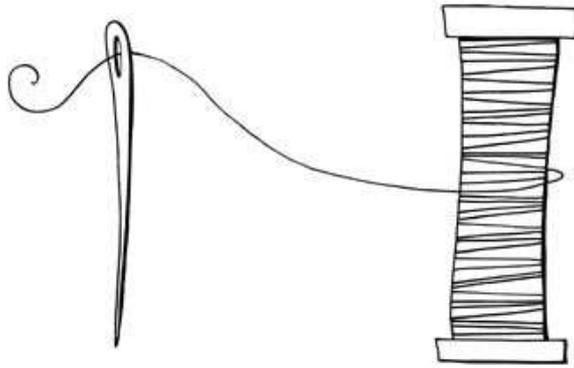
- Je les ai tous brodés avant mon mariage.

Ce devait être il y a très longtemps. Mamie est la mère de ma mère, et ma mère me semble déjà bien vieille. Plus vieille que la mère de Chloé.

Papy est mort dans une paire de ces draps l'année dernière. Les lettres entrecroisées, point de croix ou autre, l'ont pas guéri.

Heureusement, Bonne Mamie ne me garde que le mercredi. Les autres jours, je vais à l'école avec Chloé. Le samedi et le dimanche, ma mère ne travaille pas, alors je peux rester à la

maison. Parfois, Bonne Mamie vient passer quelques jours chez nous. Mais elle n'emporte pas ses aiguilles. Elle en profite, dit-elle, pour se reposer. Et pour aller rendre visite à sa copine d'enfance, la mamie de Chloé, dans la maison où on range les vieux. La mamie de Chloé, on l'appelle « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » parce que de temps en temps elle se met à rire, sans que personne ne sache pourquoi, tout en faisant tourner son fauteuil roulant dans tous les sens.



Mon père, il ne dit rien. Ça fait deux ans qu'il ne parle plus. Depuis que ma petite sœur Isis s'est noyée dans la rivière qui coule derrière chez nous. Quand il rentre du travail, il s'assoit à la table de la cuisine après avoir sorti la bouteille de vin du placard, et il reste là, le regard vide, à siroter verre après verre. Parfois, j'ai l'impression qu'il me regarde sans me voir. Ça me donne des frissons dans le dos. J'évite d'aller dans la cuisine quand il est là.

C'est depuis la noyade que Bonne Mamie me garde. Il ne faut pas la laisser seule, a dit le docteur en parlant de moi. C'est comme ça que je me retrouve tous les mercredis à m'épuiser les yeux sur le point de croix, à me piquer les doigts

avec des aiguilles qui refusent de traverser le tissu, à écouter les histoires embrouillées de Bonne Mamie sur sa jeunesse et sur Papy qui est mort dans son lit.

Il n'y a que le dimanche après-midi que je parviens à m'échapper. Mon père s'est endormi, le front sur le bois taché de la table de la cuisine, et ma mère regarde la télévision à côté de Bonne Mamie qui ronflote sur le canapé. Je file dans le jardin retrouver Chloé. Souvent, j'emporte la boîte de glace à la vanille, ou à la fraise. On se raconte des trucs sur les garçons de la classe, et sur ce qu'on fera plus tard, quand on sera parties de nos maisons, tout en piochant dans la glace avec nos doigts. La semaine dernière, j'ai piqué le paquet de cigarettes de mon père. On s'est installées derrière le cabanon du jardin. Chloé avait des allumettes. Elle en a craqué une et m'a dit :

- Aspire !

Au début j'ai cru que j'allais cracher mes poumons, Chloé était toute rouge, ça nous a fait rire et pleurer en même temps. Ma mère a crié :

- Qu'est-ce que vous faites ?

- Rien, on joue !

- Faites moins de bruit, Bonne Mamie fait la sieste !

En toussant j'ai demandé à Chloé si elle faisait du point de croix. Elle m'a regardée comme si j'étais E.T.

- Le quoi ?

- Le point de croix !

- C'est un truc de curé ?

J'ai rigolé. J'y avais pas pensé. Rien que d'imaginer le curé avec une aiguille, du fil et un drap, en train de broder dans la

sacristie, j'ai failli m'étrangler. Surtout qu'ici, on a un curé à l'ancienne, avec sa soutane noire. De loin, on pourrait croire une vieille du village. Ce doit être pour ça qu'il n'a que des ancêtres en noir à la messe. C'est ce que m'a dit Chloé, qui va y faire je ne sais quoi dans une sorte de cabane posée dans un coin de l'église. Sa mère l'oblige. Pas la mienne. Elle dit que cette engeance-là, c'est pire que tout. Je ne sais pas bien ce qu'elle veut dire. Quand ma petite sœur s'est noyée, je me souviens qu'elle l'a flanqué dehors au moment où il lui disait :

- Dieu l'a rappelée à lui...

Il n'a pas eu le temps de finir sa phrase qu'il s'est retrouvé sur la route, ma mère hurlant derrière et mon père sortant sur le seuil avec le fusil braqué dans sa direction. On ne l'a jamais revu chez nous.

Finalement, le point de croix, je m'y suis mise. C'était ça ou entendre les jérémiades de Bonne Mamie toute la journée, et me faire houspiller le soir par ma mère. À l'école, il faut proposer des phrases pour inscrire dans le cahier de pensées. J'ai proposé une phrase de Bonne Mamie : « Entre deux mots, il faut choisir le moindre ». La maîtresse m'a expliqué qu'il fallait écrire « maux » et non « mots ». Je me disais bien que quelque chose clochait dans ma phrase. Chloé a beaucoup plus d'idées que moi. C'est elle qui a proposé : « Se noyer dans un verre d'eau », le jour où ma petite sœur est tombée dans la rivière. Elle n'a pas compris pourquoi sa phrase n'a pas été retenue. Parfois, les adultes sont bizarres.

C'est comme cette histoire de point de croix. Un jour où je râlais après m'être piquée je ne sais combien de fois avec cette maudite aiguille, Bonne Mamie a dit avant de se moucher :

- C'est vraiment la croix et la bannière, la broderie avec toi !

Je n'ai pas compris. J'avais entendu « panier » et je ne voyais pas ce qu'elle venait faire dans l'histoire. La bannière non plus, je n'ai pas vu. C'est Chloé qui m'a dit le mot. Mais elle n'a pas su m'expliquer ce que ça voulait dire. Je me suis dit que je regarderai dans le dictionnaire, puis j'ai oublié.

Ma mère prétend que j'ai pas de mémoire. Elle a peut-être raison. Pour ce qui concerne le point de croix, c'est vrai. Il m'a fallu des mercredis et des mercredis avant de me souvenir de la manœuvre : d'abord réussir à passer le fil dans le chas — la première fois, j'ai tellement ri en imaginant le chat de Bonne Mamie qu'elle a ri aussi quand je lui ai expliqué —, ensuite piquer dans l'envers du tissu, et le tissu des draps de Bonne Mamie, c'est du lin, épais comme du cuir, puis tirer l'aiguille, pas jusqu'au bout du fil sinon faut tout recommencer, après il y a tout une technique pour faire la croix, j'oublie souvent et je dois tout reprendre au début.

Pour ce qui concerne l'école aussi, ma mémoire n'est pas bonne. La récitation et les tables, rien à faire pour me les fourrer dans le crâne. Bien que je me souvienne parfaitement du jour où les gendarmes sont venus et m'ont emmenée dans leur camionnette. Pour la suite, j'ai les souvenirs qui flanchent un peu. C'était le lendemain de la noyade de ma petite sœur.

- Elle est perturbée ! a expliqué ma mère, sans dire si je l'étais avant la mort ou à cause de celle-ci.

C'est à cette époque que j'ai commencé à m'intéresser au dictionnaire. Perturbée. C'est le premier mot que j'ai cherché, et trouvé. Toute seule. Je n'ai pas aimé ce que j'ai lu.

Par contre, pour « point de croix », j'ai eu des difficultés. Même si je savais ce qu'était un point de croix grâce à Bonne Mamie, c'était plus fort que moi, il fallait que je vérifie. À

point, puis à croix. C'est sur Internet que j'ai trouvé. Point de croix : 1 727 326 réponses. Je n'allais pas toutes les lire ! J'ai pris la troisième, au hasard. Enfin, pas tout à fait. Le site s'appelait : ISIS-POINTDECROIX.COM. À croire que certains le font exprès.

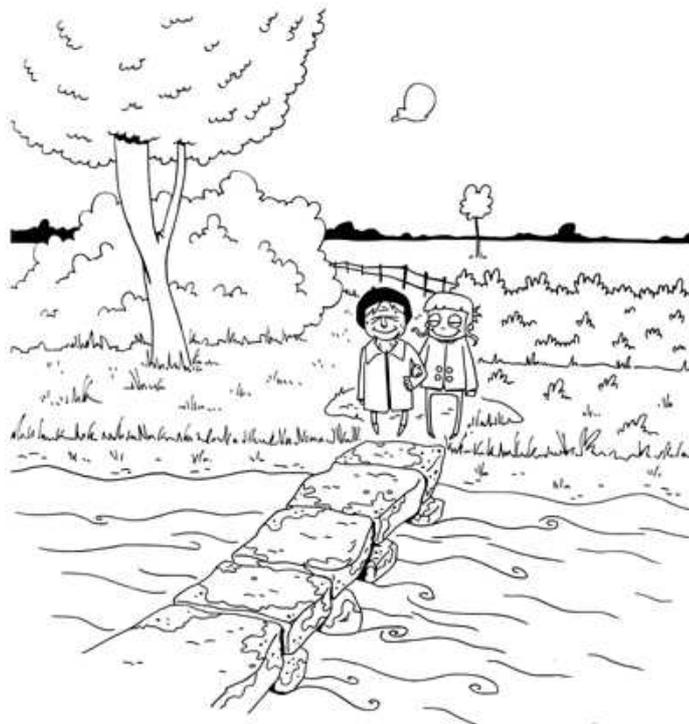
Il y a plein de choses qui sont plus fortes que moi. Comme de manger de la glace à la vanille, d'avoir envie d'aller aux toilettes au moment de la leçon de mathématiques, ou d'avoir oublié comment ma petite sœur a pu se retrouver dans la rivière ce mercredi-là.

Je ne sais pas combien de temps je vais être obligée d'aller chez Bonne Mamie. Je ne supporte plus le dé au bout du doigt pour pousser l'aiguille à travers le tissu. Je ne dois plus avoir d'empreintes digitales au majeur. Si la police m'arrête, elle ne pourra pas m'accuser de quoi que ce soit. Et puis, les empreintes, j'ai entendu à la télé qu'on ne peut pas les relever sur les vêtements. Je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est seulement dans les films. J'espère que c'est vrai. Parce que ma mère a précieusement conservé la robe d'Isis dans l'armoire de sa chambre. Parfois, je suis tentée d'aller la mettre dans la chaudière, au sous-sol.

J'en ai parlé à Chloé. Elle dit que ce n'est pas la peine de prendre des risques inutiles. Depuis une embrouille avec un curé, elle dit qu'elle sait de quoi elle parle. Encore un des mystères de Chloé. On a fini le paquet de cigarettes et on a bu du coca pour que nos mères ne sentent pas nos haleines.

Mercredi prochain, je vais encore essayer de convaincre Bonne Mamie de sortir, c'est le printemps, on pourrait se promener toutes les deux. J'aimerais bien aller au bord de la rivière. Il y a un passage, un gué — j'ai lu le mot dans le dictionnaire — avec des grosses pierres pour traverser. Il faut faire attention,

elles sont glissantes. Isis ne s'est pas méfiée quand ma main a poussé sur sa robe. Celle qui est rangée dans l'armoire de ma mère. C'était un cadeau pour son anniversaire. Dans une belle boîte, avec un ruban rose autour. Pour mon anniversaire, j'avais reçu aussi une boîte. Sans ruban. Avec un nécessaire de couture à l'intérieur. Pour le point de croix.



Bonne Mamie n'était pas chez elle le jour de l'accident. Elle était allée visiter sa copine « Mamie-qu'à-plus-toute-sa-tête ». Avant, elle aimait se promener au bord de la rivière. Cueillir des jonquilles, elle me l'a raconté tout en me montrant comment finir mon point de croix. Peut-être le goût va lui revenir. On ira toutes les deux jusqu'aux pierres du gué.

J'espère qu'elle se méfiera pas.

C'EST DE BON CŒUR

Moi, c'est Théo, pour Théodore. Théo qui pour l'instant se pose des questions idiotes à propos de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » et de son fauteuil, alors qu'il devrait se demander comment il va s'extraire de la situation dans laquelle il est englué. Je suis tout seul, Chloé et Lulu sont reparties en rigolant, ou elles se sont cachées, je ne les vois plus depuis que je suis « dans le pétrin », comme aurait dit mon père. Il répète l'expression à la fin de chaque mois quand il fait ses comptes. Ludovic a suivi les deux filles, il a ses raisons.

Théodore, franchement, je ne sais pas, je trouve ça un peu, comment dire, vieillot. C'est ça, vieillot. Personne ne m'appelle Théodore. Sauf le proviseur, le jour de la rentrée, quand il fait l'appel. Ou mon père, quand il estime que j'ai commis une bêtise. À l'école, le premier qui oublie que mon prénom est Théo et confond avec Théodore ne risque pas d'oublier que je suis plutôt costaud et qu'il prend des risques.

Les deux chipies aussi, parfois, m'appellent Théodore,

quand elles ont décidé de m'énervé. Ensuite, elles se sauvent à toute vitesse. Comme si j'allais les poursuivre ! Souvent, elles ajoutent : « On t'adore ! » en riant comme des folles et en se tenant par la taille. Ça, c'est pendant les récréations, elles savent que je ne vais pas les massacrer devant le surveillant.



En classe, elles font passer des papiers sous les tables, les autres ricanent, même Ludovic qui sait à peine lire, il prend un mot par-ci par-là, ça suffit à son bonheur.

La semaine dernière, elles ont écrit une sorte de chanson, ou de poème. Bien que je ne sois pas certain que ce soit vraiment de la poésie. Elles avaient arraché une page de cahier, je me suis aperçu plus tard que c'était dans mon cahier de français, j'étais bon pour me prendre encore une colle de deux heures par mademoiselle Julie. Mademoiselle Julie, c'est

notre prof de français, et elle ne rigole pas avec la tenue du cahier. Comme monsieur Le Dantec avec le cahier de mathématiques.

Elles ont dû s'entraîner, je n'ai pas repéré de fautes. Pourtant, Chloé, ce n'est pas une championne côté orthographe. Pas comme en moquerie. Avec sa copine Lulu, elles sont médaille d'or ex-aequo dans ce domaine.

Elles ont écrit : « *Théodore qui pète qui dort, c'est un cadot, c'est un cas d'or, quand il pète il dort, et il a tort, Théodore !* » Manque de pot, mademoiselle Julie a intercepté l'œuvre d'art. Elle l'a lue à haute voix. Je n'ai pas aimé, surtout que toute la classe a ricané à l'énoncé de mon prénom et de mes supposées prouesses nocturnes.

J'ai regardé les deux poètes. Elles ont pris l'air innocent, les mains sagement posées sur leur pupitre, le regard fixé sur le tableau. J'ai bien vu qu'elles se retenaient pour ne pas rire. J'ai remarqué le coude de Chloé qui donnait de petits coups dans celui de Lulu.

Mademoiselle Lucie non plus n'était pas dupe. Elle a dit :

- Lulu, Chloé, vous resterez après la classe. J'ai à vous parler.

Les deux complices allaient passer ce que mon père appelle « un mauvais quart d'heure ». Bien que pour moi, les quarts d'heure durent souvent beaucoup plus longtemps. Surtout à l'automne, quand il y a les feuilles mortes à ramasser dans le jardin.

Pour elles, le quart d'heure a été bref. On les a vues sortir à peine cinq minutes plus tard. Elles riaient silencieusement, en mettant une main devant leur bouche. Il n'y a que les filles pour rire comme ça ! Leurs joues avaient pris la couleur orange sanguine, on devinait que ce n'était pas à cause de

mademoiselle Lucie au regard qu'elles m'ont jeté en passant. Je les ai entendues qui chantonnaient entre leurs dents :

- Théodore, on t'adore, Théodore, on t'adore...

J'ai eu envie de les frapper ! Leur faire payer des semaines et des semaines de moqueries plus bêtes les unes que les autres, sans compter les farces, les pièges, comme le chewing-gum collant dans les classeurs ou les cadavres de grenouilles disséquées dans le cartable. Il fallait que je réfléchisse. Quand je sors des phrases de ce genre, mon père dit, vautré devant son poste de télé :

- Théo, c'est mission impossible !

Ce doit être pour m'encourager, dans cette émission, ils parviennent toujours à réaliser de vrais exploits inimaginables.

J'ai cherché l'idée toute la journée du samedi, toute celle du dimanche. Rien. Calme plat sous le front. J'avais le neurone flagada. J'aurais bien aimé en trouver une avant le lundi matin, afin de démarrer la semaine avec un moral super remonté. Hélas, le lundi est arrivé, comme les autres lundis, en me réveillant j'avais mal partout, j'étais couché par terre, en sueur, tremblant, encore trois semaines avant les vacances, je ne savais pas si j'allais tenir à faire des cauchemars pareils.

J'ai tenu. Les deux affreuses s'étaient calmées, ou elles avaient autre chose en tête. Je continuais à me méfier. Pas de billet plié en huit circulant sous les tables, pas de punaise sur ma chaise, pas de dessin idiot gribouillé sur ma copie, j'aurais pu me laisser aller. Croire qu'elles avaient d'autres victimes en vue. Quand j'y pense, comme en ce moment où tout va vraiment très mal, très très mal, je ne crois pas que ça pourrait être pire, je me dis qu'on est de drôles de bêtes, les humains. À être heureux que ce soit les autres qui aient des soucis à

notre place. Bon, je ne vais pas faire de la philosophie de comptoir, comme dit mon père, ce n'est pas le moment.

Mais je suis quand même sacrément naïf. C'est ce que répète mademoiselle Lucie à ma mère quand elles se rencontrent :

- Théo, c'est un naïf !

- Un nigaud, ironise mon père quand ma mère lui raconte mes problèmes avec Chloé et Lulu.

Pas méfiant, je dirais. « Bonne poire », chuinte entre ses chicots la mamie de Chloé, celle qu'on appelle « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » et qui traverse le village à la vitesse d'un TGV quand elle s'échappe de la maison de retraite dans son fauteuil roulant. C'est un fauteuil électrique que le grand Marcel, le mécano de la station-service, lui a bricolé pour aller plus vite. Moi, je crois que c'est la mamie qui est électrique !

J'aurais jamais dû en parler à Chloé, de ce fauteuil roulant et de sa « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ». On sait jamais ce que peuvent provoquer des bavardages avec les filles. Surtout avec ces deux-là.

Hier soir, c'était mardi, je terminais une partie de billes au trou avec Ludovic, on préfère aux machins genre console, déjà que l'ordinateur, on s'en tape une heure avec le prof de techno et que ce n'est pas la joie, j'avais perdu trois agates et un calot, la ruine totale. Il faut dire que Ludovic, il est meilleur en billes qu'en maths ou en français. Ou en techno. Il n'est bon qu'en billes, si on y pense sérieusement. Chloé est arrivée dans le square. Elle a posé son cartable à côté du mien. Elle a sorti une tablette de chocolat et m'a demandé avec son sourire numéro trois, celui réservé aux garçons qu'elle veut entourlouper :

- T'en veux ?

Pour le coup, j'ai perdu une quatrième agate ! Ludovic a profité de ma surprise pour marquer le point final de la partie. J'ai relevé la tête, j'ai regardé Chloé.

- T'en veux, ou t'en veux pas ? C'est de bon cœur !

Je n'ai pas repéré de trahison. Elle connaissait ma faiblesse, depuis le temps qu'on allait à l'école ensemble. J'ai répondu :

- Ben... Heu... Oui !

C'était du chocolat au lait, avec des noisettes. Mon préféré. On a mangé toute la tablette. Ludovic, jaloux, a récupéré ses billes avant de partir en marmonnant que j'allais encore me faire avoir. Chloé lui a lancé :

- Va donc voir ta Lulu d'amour !

Elle m'a regardé de ses yeux bleus, j'en ai eu des frissons dans le dos. Elle a murmuré, pour que personne n'entende :

- Excuse pour le billet, c'était pour rire. Si tu veux, demain, on va jouer ensemble.

Ce n'était pas une question. J'ai répondu :

- Si tu veux. À quoi ?

- Au fauteuil roulant !

- Au fauteuil roulant ?

- Ben oui, nunuche ! Celui de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ».

- ...

- Ferme la bouche, les mouches vont rentrer !

- Et Mamie ?

- T'occupe ! Elle va me le prêter pendant sa sieste. En échange d'un sachet d'herbes séchées.

Elle voit souvent sa mamie, mais je doutais pour le fauteuil. Comme elle m'a dit « T'occupe ! », je ne me suis pas occupé. On s'est donné rendez-vous à l'endroit habituel, en haut de la colline. On y vient souvent, avec Ludovic, Chloé et Lulu. C'est là que j'ai fumé ma première cigarette. Une « mentholée » qui sortait du paquet que Lulu avait chipé à sa mère. Plus tard, on a même essayé un mélange « spécial mamie », avec les herbes séchées de Chloé. J'avais la tête qui tournait. Chloé a râlé parce qu'on ne voulait pas lui payer ses herbes, elle prétendait qu'elle courait à la ruine, alors on s'est contenté de cigarettes ordinaires.

Du haut de la colline, on voit bien l'étang de tonton Louis. On dit « l'étang » pour ne pas vexer le tonton. On sait que cette flaque d'eau fait sa fierté depuis qu'un pêcheur a réussi à attraper une carpe géante qui s'y était égarée on ne sait comment. Moi je trouve que ça ressemble davantage à une mare avec de la vase tout autour. Tonton a eu sa photo dans le journal, et ma mère a découpé l'article pour le punaiser dans la salle à manger. Mon père a grogné :

- Tu parles d'une histoire pour un poisson à moitié mort !

Je crois que mon père est un peu jaloux de tonton Louis, sans doute parce qu'il n'a pas d'étang de la taille d'une mare. C'est en tout cas ce que prétend ma mère lorsque tonton Louis vient la voir pendant que mon père va pointer au chômage.

Quand Chloé est apparue assise dans le fauteuil de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête », suivie de Lulu essoufflée comme si elle venait de courir un dix mille mètres, Ludovic m'a dit :

- Putain, on va se marrer !

Je n'ai pas fait le rapport entre mare et se marrer. J'aurais

dû ! Surtout quand Chloé a déclaré :

- Chose promise, chose due, mon Théo d'amour ! Mamie te prête son fauteuil, et c'est de bon cœur !

Je savais bien que le bon cœur de Chloé consistait d'abord à inventer des méchancetés déguisées en blagues. Mais le fauteuil motorisé par Marcel était trop tentant. Je me suis assis bien calé contre le dossier. Chloé a ordonné :

- Attache la ceinture de sécurité ! C'est comme dans une bagnole.

J'ai attaché la ceinture. Chloé a vérifié. Elle l'a resserrée en ajoutant :

- Faut pas rigoler avec la sécurité ! Faut que ça tienne en cas de choc ! Lulu, viens m'aider, on va le pousser pour démarrer !

Quand le fauteuil a commencé à débouler la pente en direction de l'étang, j'ai entendu Ludovic crier :

- Waouh, la vitesse !

Ça ne m'a pas aidé à m'arrêter. Je me suis cramponné aux accoudoirs. Les secousses m'ont fait craindre une chute sur le côté, ou un tonneau, finalement j'ai atteint l'étang du tonton Louis. Quand les roues se sont enfoncées dans la vase, j'ai voulu descendre de l'engin. Mais j'avais oublié la ceinture. Impossible de la détacher.

C'est depuis que je suis là, tout seul au milieu de l'étang de tonton Louis. Au début, j'ai fait le mariolle. J'ai braillé :

- J'en ai marre de la mare !

Puis, les deux filles sont parties. J'ai entendu Lulu qui criait à Ludovic :

- Si tu veux être mon amoureux, tu me suis et tu ne dis rien à personne !

C'était bien avant que la vase m'arrive sous le menton.

Bien avant que je me mette à hurler :



- Au secours ! Au secours ! À l'aide !

Bien avant que je me demande comment Chloé allait se débrouiller pour expliquer la disparition du fauteuil à « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ».

Bien avant que je comprenne que je ne parviendrai pas à détacher la ceinture, tandis que l'eau boueuse gargouillait chaque fois que j'expirais.

Je me souviens, elle chantonnait, en regrimant la colline :

- C'est de bon cœur, Théodore qui pète qui dort, c'est de bon cœur !

LE TRICOT

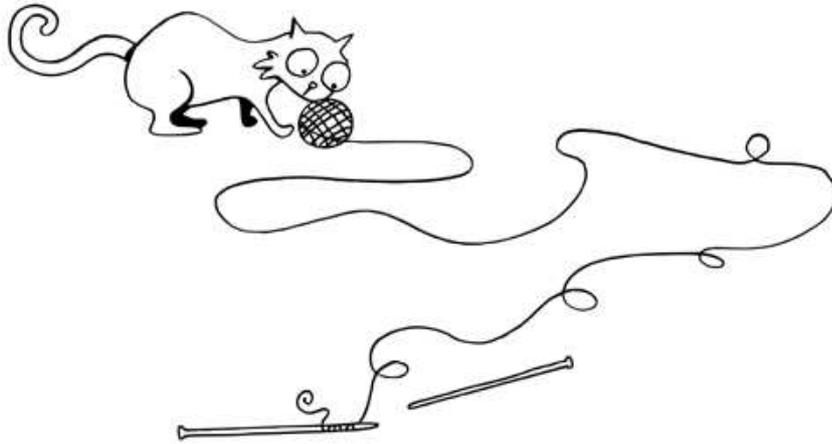
Tricotine. C'est mon surnom. Tout le monde m'appelle comme ça.

C'est de la faute à ma mère. Je me demande toujours pourquoi elle raconte ma vie aux autres mères, qui la racontent à leurs enfants, qui la racontent à leurs copains, qui la raconte à leurs copines. Bref, tout le collège sait que je tricote.

- Et alors, je réponds à Chloé quand elle me demande si c'est vrai, cette histoire de club, de tricotage et de mamies avec qui je passe mes mercredis après-midi. Et alors ? Tu passes bien ton temps avec ta « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête », dans sa maison de retraite !

- C'est pas pareil, moi, je lui porte une galette et un petit pot de beurre.

Et elle me fait son clin d'œil numéro un, celui de la complice, accompagné d'un léger mouvement de la tête sur le côté.



Comme si je ne savais pas que ce qu'elle porte n'a rien à voir avec des victuailles. On les nourrit encore, les vieux, dans leur mouiroir ! J'y ai goûté, à ses soi-disant galettes, qui se fument et te font rigoler bêtement ensuite ! Chloé a voulu m'en vendre, après dégustation, comme elle dit. J'ai refusé.

Pas tellement à cause des conséquences. Mais parce que je suis raide comme un passe-lacet. Depuis que j'ai entendu mon cousin employer l'expression pour dire qu'il n'avait pas de fric, je l'emploie tout le temps. Mes copines n'y comprennent rien, elles me regardent comme si j'étais une gogole. Ou une étrangère. Même ma mère me dit :

- Je me demande bien où tu vas chercher tout ça !

« Tout ça », pour elle, ce sont les mots qu'elle ne comprend pas. Ce n'est pas de sa faute, à ma mère, elle n'est pas allée à l'école rapport à la guerre dans son pays qui aurait pu être le mien, heureusement qu'on a émigré ici. Quand je dis qu'on a émigré, il s'agit de ma mère avec moi dans son ventre, à l'état de fœtus, trois semaines, je ne devais pas être très belle à voir à cet âge-là ! Mon père, je n'ai jamais su. Ma mère ne veut pas

en parler. Quand tu seras grande, me dit-elle. Je ne sais pas quand je serai grande, à son avis.

Depuis qu'elle a appris le français avec les voisines, les mères de Chloé, de Lulu, de Léa, elle cause, elle cause ! Elle raconte sa vie. Celle d'avant qu'on arrive ici, je peux comprendre. Mais qu'elle raconte aussi ma vie, ma vie à moi, je comprends moins bien, surtout quand elle s'est mise à expliquer à toutes les femmes du quartier que je vais tricoter au club !

Oui, je vais tricoter. Je tricote. C'est ma mère qui m'a inscrite. On est deux filles, Léa et moi, avec cinq mamies. Des papoteuses, les anciennes. Avec Léa, on apprend vite. À tricoter d'abord, et à les lancer dans leurs histoires ensuite. Parfois, j'en ai la tête qui tourne, tellement tout se mélange, et l'accouchement tragi-comique de l'une, et l'accident de voiturette de l'autre, et leurs maris picoleurs bons à rien d'autre que dépenser l'argent du ménage et j'en passe, les bagarres de voisinage, les chats abandonnés, les fuites dans les toitures et le mariage de la petite nièce avec un parigot tête de veau...

Parfois, celle qui raconte s'arrête, d'un coup, en plein milieu de phrase. La première fois que le phénomène s'est produit, j'ai levé les yeux de mon tricot, je tentais alors la réalisation aléatoire d'un cache-col ou cache-nez, c'est pareil, j'ai regardé, j'ai vu sa voisine lui envoyer un signe du regard en plissant le front dans ma direction, ça voulait dire :

- C'est pas une histoire pour les petites !

Les petites, c'est Léa et moi. On fait mine d'être passionnées par une maille qui se défait, un rang qui se termine. On ne veut pas qu'elles croient qu'on écoute de nos deux, non, nos quatre oreilles, qu'on retient mieux qu'en classe, ni

qu'elles sachent qu'on a grâce à elles une documentation locale qui vaut bien celle d'Internet. En plus utile.

Un point à l'endroit, un point à l'envers, avec nos aiguilles en plastique, je dis :

- Ce serait mieux avec des aiguilles en fer !
- Apprends déjà avec celles-ci ! répond une des tricoteuses.
- Elles risquent de casser.
- En tricotant, ce serait étonnant !

Je n'insiste pas. Avec les tricoteuses, il vaut mieux laisser dire, quitte à revenir sur le sujet un peu plus tard.

J'ai entendu une chanson chez la mère de Chloé, un vieux disque noir grand comme une crêpe bretonne qu'on pose sur un zinzin, ça crachouille, ça couine, ça grince, quand les tricoteuses du club étaient jeunes c'était un engin super moderne comme nos MP3, je me demande ce qui sera moderne quand je serai une mamie et si j'aurai encore toute la tête pour me souvenir de tout ça. Bref, la chanson, elle dit : « Moi ch'tricote dans mon coin, chuis idiote chuis idiote... »

L'idiote, c'est celle qui chante, parce qu'elle n'a jamais dû tricoter de sa vie, sauf avec sa langue, même qu'elle a un défaut de prononciation terrible. Moi aussi, j'ai eu un défaut de prononciation, la maîtresse du CP m'a envoyée chez une orthomachinose, la rigolade ! J'ai fait deux séances, ensuite l'orthomachiniste n'a plus voulu de moi. Elle a prétendu que j'avais martyrisé son chat. J'ai eu beau lui expliquer que si j'avais coincé la queue de la bête dans la porte du placard, c'était afin de lui faire comprendre l'effet que peut me faire la voix de la maîtresse quand elle se met à crier, elle n'a rien voulu savoir ! Finalement, mon défaut de prononciation ne

devait pas être très important, il a subitement disparu peu après.

C'est peut-être un miracle qui n'a rien à voir avec cette affaire de queue du chat. La mère Chabanel, celle qui nous fait le catéchisme le mardi soir, c'est un peu pareil. Au début, elle s'énervait et trépignait quand on ne comprenait pas son truc de trinité divine. Léa rigolait :

- Trois pour le prix d'un, c'est mieux qu'au supermarché !

La Chabanel ne supportait pas.

- On ne se moque pas de la religion !

- On ne se moque pas, répondait Léa, on essaie de piger !

- Piger ? C'est quoi, ce vocabulaire ?

En général, ces sortes de conflits se terminent par une punition, cent fois à copier « Dieu est amour » sans oublier la majuscule, ou « Jésus est mort pour nos pêchés ». On ne les fait jamais, au bout de quatre ou cinq punitions, Chabanel nous expédie voir le curé. Un petit sermon, une petite prière l'air contrit, on sait faire, ce n'est pas difficile, et hop, tout est effacé. Un miracle par mois, en quelque sorte !

Mais je n'ai pas envie de passer tous mes mardis soirs en compagnie de la Chabanel, malgré les miracles. Le chat de l'orthomachintruc m'a donné une idée.

Les cours se déroulent chez la Chabanel, qui ne veut pas traverser tout le village à pied le soir, la foi a ses limites géographiques ! Chloé, Léa, Lulu et moi, pendant quelques jours, on ramasse une demi-douzaine de chats errants. Il suffit de leur proposer à manger, un câlin sur le crâne, et l'affaire, enfin, le chat, est dans le sac.

En spécialiste du tricot, je confectionne à ces petites bêtes une cagoule. J'ai récupéré de la laine noire, auprès d'une des tricoteuses du club, en expliquant que c'était pour commencer un châle pour la « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » de Chloé. Je mets trois soirs. J'ai l'entraînement. Je travaille dans ma chambre. Ma mère croit que je lis le roman emprunté à la bibliothèque.

Enfiler les cagoules n'est pas le plus facile, ce n'est pas du sur-mesure. Les bestioles miaulent et se débattent, heureusement que nous sommes toutes les quatre. C'est Chloé qui serre le ruban autour du cou et Lulu qui remet les chats dans la caisse en plastique récupérée chez le père Fromentin. Elle pue le poisson avarié, elle a dû servir pour ses appâts. Je préfère penser cela plutôt que d'imaginer que c'est sa caisse à poissons, celle qu'il utilise pour nous apporter de temps en temps un bar, deux maquereaux ou une dizaine de sardines. Un brave homme, dit ma mère. Moi, je crois que c'est un vieux, veuf, qui aimerait bien trouver une femme qui lui ferait son ménage, ses repas et quelques douceurs. Les douceurs, j'ai appris le vrai sens de ce mot grâce aux tricoteuses. Quand l'une d'entre elles le prononce, il y en a toujours une autre pour me montrer du regard. Mais elles ne résistent pas très longtemps, si bien que j'en apprends de belles sur les coutumes sexuelles de ces dames et de leurs époux. Des trucs que la conférencière du planning familial, venue en classe nous expliquer la contraception, a oublié de nous dire !

Lulu, notre spécialiste en vie des bêtes, suit toutes les émissions de la télé concernant les animaux. Les phoques ensanglantés font son régal, comme le découpage des baleines sur les chalutiers russes, les noyades d'ours polaires faute de banquise, ou les massacres des derniers éléphants africains. Pour

les chats, elle explique :

- On ne leur donne pas à manger pendant plusieurs jours, ils seront plus excités ! Faites-moi confiance !

J'ai aussi mon truc, pour aider à l'excitation. Je n'en dis rien, inutile de dévoiler mes secrets, surtout s'ils peuvent encore servir.

Le mardi soir, quand elle commence à vouloir nous expliquer un nouveau mystère, celui de la Vierge qui est restée vierge tout en ayant un enfant, comme si on était assez naïves pour croire des âneries pareilles, surtout après les cours de tricot, la sonnette de sa porte retentit. C'est le signal.

Pendant qu'elle trotte dans le couloir, puis ouvre la porte, le temps qu'elle s'aperçoive qu'il n'y a personne, j'entrebâille la fenêtre, et Lulu libère la horde sauvage en jetant la caisse ouverte dans la pièce ! La mère Chabanel revient en bougonnant :

- Encore un tour de ces sales petits voyous !

La suite n'est pas facile à raconter. Tout se mélange. Il y a les chats terrorisés encagoulés qui miaulent, courent, heurtent les meubles, cherchant à se débarrasser de leur chaperon noir, il y a la mère Chabanel, griffée sur les mains et au visage, qui hurle « C'est le démon, c'est le démon ! » en essayant de chasser les bêtes et de les fuir en même temps, il y a les futures communicantes qui rient comme des folles tout en étant paniquées par cette vision d'Apocalypse, il y a le curé qui passe à ce moment-là et qui ouvre des yeux effarés et les portes et fenêtres afin d'évacuer les envahisseurs...

Puis, il y a les pompiers, alertés par une voisine que le tamarre a effrayée, l'ambulance du Samu à cause de la crise

cardiaque de la mère Chabanel, les gendarmes qui n'ont sans doute rien de mieux à faire, le maire, et une dizaine de curieux qui n'ont rien à faire du tout.



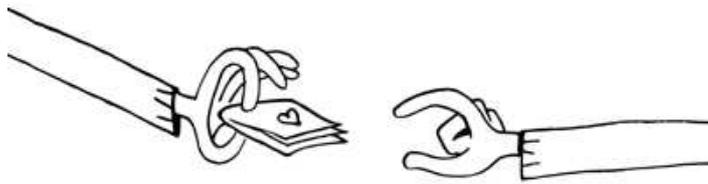
Je ne sais pas si c'est un miracle, mais la mère Chabanel ne s'est pas remise de l'évènement. Dieu devait être occupé ailleurs. Elle repose ses nerfs, sous sédatifs, dans la maison de retraite. Peut-être qu'elle deviendra une copine de « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête » et qu'elles fumeront ensemble en cachette les cigarettes spéciales de Chloé, celles qu'elle confectionne avec les herbes séchées de son jardin.

Le curé cherche en vain une remplaçante. Manque de vocation ou crainte du diable déguisé en matou ? Il ne trouve pas. Nous sommes donc dispensées de catéchisme.

Je suis aussi dispensée de tricot. Surtout depuis que le vétérinaire a découvert que les chats n'avaient nul besoin de cagoule pour être aveugles.

Je l'avais bien dit que les aiguilles en plastique étaient trop fragiles !

Billets doux



En ce moment, la mode est aux billets secrets. Ils circulent de main en main sous les tables. Particulièrement pendant le cours de monsieur Callas, le prof d'histoire. Les aventures d'Ulysse, malgré le suspens, comme son évasion incroyable sous le ventre d'un mouton, ne nous passionnent pas. Ces Grecs, ils nous prennent vraiment pour des nigauds ! Il n'y a que la Circé qui nous a un peu réveillés. Il faut dire que c'était une sacrée bonne femme !

Mais la plupart du temps, on attend la sonnerie de la récré. On

se fait passer des petits mots, entre filles. Les garçons, eux, c'est plus souvent avec les gestes qu'ils communiquent, genre bras d'honneur, doigt qui glisse sous le menton pour mimer le coup de couteau à la gorge, ou le poing agité en direction de l'ennemi.

Chacune a sa spécialité. Ou sa spécificité, le mot est plus juste. J'en suis aux « spé » dans le dictionnaire : spécialiste, spéculum, spéculation, spermatozoïde, par exemple. Quand je sais les écrire, je les place dans mes rédactions, ou dans une question, histoire de montrer que je ne suis pas un spécimen de crasse du fond de la classe. L'autre jour, j'ai demandé à mademoiselle Julie, en cours de français :

- N'est-ce pas un raisonnement un peu spécieux ?

C'était à propos de je ne sais plus quelle affaire de racine latine d'un mot à l'orthographe délirante. Elle m'a regardée, bouche bée et l'œil rond. Elle a hoqueté :

- Tu... Tu as bien dit spécieux ?

- Voui, mad'moiselle !

- Et saurais-tu expliquer à tes camarades le sens de cet adjectif ?

Là j'ai eu un trou. Un adjectif ? Expliquer ? J'aurais pu, si j'avais su. Hélas, on ne peut tout faire : retenir l'orthographe d'un mot, et son sens. Faut pas exagérer !

Maintenant, j'évite, ou je prends mes précautions. Je n'ai pas envie d'entendre les ricanements des Loïc et autre François, ni de supporter les regards moqueurs de Léa, Julie et leurs copines, ni surtout d'avoir à copier dix fois la définition du mot pendant l'étude du soir.

Par contre, dans les billets, je me lâche ! J'écris à Chloé, via Béatrice, Sophie et Clotilde la grande dinde. Comme elles sont curieuses et surtout jalouses, j'en profite. Par exemple, hier :

« *KLOÉ, TA 2 NICHONS KLASSE, PAS KOME KLOTILDE KÉ PLATE KOMUNE LIMANDE.* »

Chloé m'a répondu : « *TOUA C'EST TON KUKÉKLASSE, PAS KOME ÇUI DE LA BÉA KÉ GRO ON DIRÉ LE KU D'UNE TRUIE AU PÈRE KARADEC OUA OUA OUA !* »

Hier était un jour en 'K'. Demain, ce sera une autre lettre, histoire de tromper l'ennemi. Comme je suis championne en orthographe, si le billet échoue sur le bureau du prof, il ne voudra pas croire le dénonciateur anonyme qui oserait prétendre que j'ai écrit ces âneries. Et les profs n'aiment pas les corbeaux, ils les traquent jusqu'à ce qu'ils se dénoncent. Nous, on sait mais on ne dit rien. René, au premier rang, intercepte les messages et les offre en pâture au prof. Un persévérant, René ! Pas méchant, c'est seulement un petit gros un peu neuneu derrière ses lunettes rondes. On lui en veut pas. Au début. Puis, comme il persiste dans l'erreur, je pense qu'il va falloir recourir aux grands moyens. Efficaces, mais à hauts risques.

Les grands moyens exigent du temps, de la préparation, un esprit d'équipe, un minimum de matériel, un bon plan, aussi les employons-nous rarement. Seulement en cas de nécessité impérieuse. Et René est devenu une nécessité impérieuse, à toujours bloquer le courrier souterrain en posant les billets sur le bureau.

Pour la préparation et la mise au point de nos plans, on se retrouve chez Lulu, le soir, après le goûter. Sa mère n'est pas souvent chez elle, on fait ce qu'on veut. Lulu mange ses glaces, Chloé fume ses drôles de cigarettes aux herbes qu'elle fabrique elle-même avec une plante de son jardin et moi je note et établis les croquis. Parfois, je goûte aux glaces de Lulu et aux clopes de Chloé, mais je préfère le mélange rhum-coca de ma mère, quand il en reste dans le frigo.

Souvent, on a du mal à terminer nos projets, on rigole, on se chamaille sur le lit de Lulu en regardant un film de sexe que sa mère loue pour ce qu'elle appelle ses soirées entre copains. Au début, les images nous ont un peu écœurées, puis, à force de regarder, et surtout de commenter la taille des zizis, on a eu si chaud qu'on s'est retrouvées à poil toutes les trois en train de mimer les scènes. C'était assez sportif, surtout faire et voir en même temps. Une fois, la séance de rigolade a failli se terminer par une séance d'engueulade. Heureusement, Lulu a l'habitude, elle a reconnu le bruit de la voiture de sa mère qui amorçait le virage avant d'entrer dans le garage. On a eu tout juste le temps de se rhabiller et de ranger le film sous la télé du salon. On devait être rouges, car la mère de Lulu nous a dit :

- Je vois que vous avez encore dû faire les fofolles, vous trois !

Puis, elle a porté ses paniers de courses dans la cuisine pendant qu'on filait dans la rue, abandonnant Lulu à ses travaux ménagers.

C'est à partir de ce film, puis d'autres, que nous est venue l'idée pour René. Surtout à cause de la taille du zizi des acteurs.

La première phase de l'opération, baptisée (après beaucoup de recherche) « Opération René », consiste dans l'émission et la circulation de billets doux. Ça, on sait faire. Le premier de ceux-ci dit : « *RENÉ, JE T'AIME, À LA FOLIE !* »

Sans signature, bien entendu. Le mystère ajoute un peu d'ambiance. On surveille René. Au lieu de poser le billet sur le bureau comme il le fait habituellement, il le chiffonne et le met dans sa poche. Puis, en sortant, il le jette dans la corbeille.

- Raté ! dit Lulu.

- Patience ! chuchote Chloé, on ne ferre pas toujours le

poisson du premier coup !

On attend deux jours avant de faire passer le second message : « *RENÉ, SI TU VEUX, JE TE MONTRE MA FOUFOUNETTE. CE SOIR, À CINQ HEURES, DANS LE BOIS DU PÈRE CARADEC.* »

Là, même de loin, on voit René rougir, avant de mettre le papier dans sa poche. Il ne le jette pas dans la corbeille. On ne le suit pas pour éviter d'être repérées.

- Ça va marcher, dit Lulu avec une hésitation dans la voix.

- Ça commence, murmure Chloé, il le garde !

Mais le soir, dans le bois du père Caradec, nobody ! René s'est dégonflé.

Deux jours passent encore une fois. C'est la fin de la semaine, on n'a pas classe. Chloé a sa première récolte d'herbes sèches à mettre en sachets, mais elle ne veut pas qu'on vienne l'aider.

- C'est mes affaires ! dit-elle, et puis, il faut que j'aille en porter à « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête », dans sa maison de vieux schnoques, elle va être en manque et ça la met de mauvaise humeur. Et j'ai ma livraison à la cité des Fleurs. J'en ai pour tout mon week-end ! On se voit lundi.

Le message du lundi circule pendant le cours de maths. C'est risqué. Le prof a l'œil. Heureusement, il passe son temps à tenter de nous expliquer les abscisses et leurs origines en gri-bouillant sur son tableau des signes ésotériques (celui-là, je l'ai trouvé dans le dictionnaire en cherchant l'orthographe de « bizarre »).

« *RENÉ, DOMMAGE POUR VENDREDI DERNIER. MAIS CE SOIR, J'Y SERAI ENCORE. ET TU VERRAS TOUT, CETTE FOIS.* »

On ne sait pas ce qu'il comprendra dans ce « tout » souligné, on espère que ça le motivera (comme dit le prof de sport) suffisamment pour oser venir.

Même réaction que le vendredi : chiffonnage du billet, glissement dans la poche, sortie en regardant derrière lui d'un air soupçonneux, nous l'air innocent, on n'a encore rien fait ou pas grand-chose.

Le soir, nous sommes dans le bois, cachées derrière le gros chêne qu'un orage a éventré et dont la cavité nous sert de refuge secret. On y planque même nos réserves d'herbes, de coca et de papier à lettre décoré de petits cœurs roses.

Quand un bruit de pas fait craquer les brindilles que nous avons disposées en travers du sentier, Chloé chuchote :

- Le v'là, notre René d'amour !

On ricane silencieusement, on attend qu'il franchisse les derniers mètres pour nous dévoiler. Mais les pas continuent, tandis que la grosse voix rocailleuse du père Caradec grogne :

- Je vous ai vues, les filoutes ! Encore à préparer un mauvais coup ? Ou à fumer vos cochonneries ?

Ce n'est pas René ! On attend encore un peu, puis, on comprend que ce ne sera pas encore pour ce soir. On fume un tout petit cône, histoire de donner raison au vieux Caradec. Chloé explique qu'il nous laisse tranquilles parce qu'elle lui fournit gratuitement ses cigarettes spéciales « vieux », les mêmes qu'elle offre à « Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête ». Elle ajoute que les vieux, ils ont beau médire des jeunes, quand l'occasion se présente, ils aiment bien fumer ses herbes !

Trois jours plus tard, c'est de nouveau vendredi, on envoie une nouvelle invitation : « *TU POURRAS MÊME TOUCHER.* »

RENDEZ-VOUS OÙ TU SAIS. »

Cette fois c'est la bonne ! On est à peine installées à glousser derrière notre chêne que René arrive, rouge comme une pivoine (c'est une expression à ma mère !), transpirant pire qu'un type qui aurait couru deux marathons.

On se regarde, lui, nous, et puis, sans rien dire, Lulu soulève sa robe, descend sa petite culotte en disant :

- Regarde bien, René, c'est un cadeau !

Chloé et moi, on rigole derrière nos mains. René regarde, il bégaie des mots bizarres, on ne comprend rien, et il s'enfuit à toute vitesse vers le village. Lulu remet sa culotte. On s'assoit. Les émotions, ça fatigue. Puis, je dis :

- Deuxième phase, la semaine prochaine !

Ce n'est pas gagné, cette deuxième phase. Si elle fonctionne, ensuite, plus personne n'osera dénoncer les messages aux profs.

Le lundi, on est prêtes. Le dimanche a été calme, on a juste pris un peu de repos dans la clairière. Lulu avait apporté une cargaison de glaces à toutes sortes de parfums, Chloé avait des cigarettes toutes neuves et moi j'avais deux bouteilles de rhum-coca dont je savais que la disparition passerait inaperçue, vu l'état où je retrouverais ma mère, le soir, si elle rentrait.

Cette fois, le message dit : « *ENCORE MIEUX DEMAIN SOIR ! RV DANS L'ÉGLISE, LE CURÉ EST EN PÈLERINAGE À CHARTRES, ON SERA TRANQUILLES ! VIENS SEUL !* »

Deux jours d'attente. C'est surtout pour bien accrocher René. On ne le quitte plus du regard. On passe près de lui en le frôlant. On lui envoie des sourires à damner n'importe quel

saint. On dessine des cœurs roses ou rouges sur ses cahiers. On lui chuchote des petits mots d'amour dans l'oreille en passant près de lui. Bref, on prépare le terrain.

Le mardi, on sèche le dernier cours, afin d'avoir le temps d'organiser les lieux. Entrer dans l'église est simple, elle reste ouverte. Le faire discrètement est plus difficile, il y a toujours une de ces vieilles grenouilles de bénitier à faire des genuflexions et des signes de croix en gaganant entre ses chicots des chapelets de phrases toutes faites.

Chloé a préparé une petite pancarte : « FERMÉ POUR CAUSE D'ABSENCE DE DIEU ». Il suffit de l'accrocher à la porte, et roulez vieillesse, saint Machin et saint Truc attendront bien le lendemain pour être implorés.

L'installation de Lulu est parfaite. Pour lieu du spectacle, elle a choisi l'autel, sous le regard du Jésus crucifié suspendu contre le mur de pierres. Une dizaine de cierges disposée en demi-cercle éclaire la scène d'une belle lumière dorée.

Je me place avec mon équipement sur un prie-Dieu.

Et René entre. Dommage qu'on n'ait pas pu faire jouer les grandes orgues, genre mariage princier, mais il ne faut pas en demander trop. Chloé va au devant de lui, le prend par la main, et l'amène jusqu'à Lulu qui attend sous la statue.

On entend le léger bruit de leurs pas. Le vitrail au-dessus de l'entrée envoie une tache bleue et jaune sur le dallage. Quand ils arrivent devant Lulu, ils s'arrêtent. Elle soulève sa robe, elle n'a pas mis de culotte, c'est plus simple en cas de mauvaise surprise. René demande d'une petite voix étrange :

- Je touche ?

On s'y attendait. Lulu ne dit rien, la jupe toujours relevée.

C'est Chloé qui pose la condition :

- Tu touches si tu montres.

- Que... quoi... je montre quoi ?

- Devine, notre petit René d'amour !

- Tu veux que je montre ma... enfin mon...

- C'est normal, non ? Nous on te montre, toi aussi. Et après, tu touches !

Agenouillée sur le prie-Dieu, je suis prête. Je n'ai plus qu'à ne pas rater le bon moment.

Il ne tarde pas. Quand je vois René commencer à descendre son pantalon, mon doigt se fige sur le déclencheur.

Pendant qu'il baisse le slip, Lulu quitte sa place, de manière à ce qu'il se retourne une fois qu'il aura fini. J'aperçois une paire de fesses blanches. J'entends Lulu chuchoter :

- Je suis là ! Tourne-toi !

Il se tourne. Le premier flash le surprend, les trois suivants — « mode rafale », avait conseillé Chloé qui s'y connaît en photographie — achèvent de l'éblouir. Le temps qu'il recouvre la vue, remonte ses vêtements, respire un grand coup, on est déjà sorties en riant comme des folles !

On file directement chez Lulu, regarder le résultat sur son ordinateur. C'est parfait. Surtout la deuxième prise, bien nette, le Christ en douleurs regardant René le zizi à l'air devant l'autel ! Un clic sur « IMPRIMER », et dès jeudi, René aura sa photo sur sa table. Nos messages ne seront plus kidnappés !

Le premier problème arrive le jeudi : René n'est pas là. Ni le vendredi, ni les jours suivants. Il a disparu ! On n'ose pas

aller jusque chez lui, dans le hameau de Kerporel. Comme on n'y va jamais, ça paraîtrait suspect. Surtout que Léa raconte que les gendarmes sont venus, elle sait pas pourquoi, une histoire de fugue, ou de disparition, elle en sait pas plus.



- Inutile de spéculer ! dis-je à mes acolytes en revenant à mon dictionnaire, il y a plus grave.

Plus grave, aujourd'hui, c'est le second problème. Il s'appelle Jacob. Il est assis à la place de René. Et il semble deux fois plus costaud.

Et depuis son arrivée, il nous pique nos messages, les

déchire en nous regardant d'un œil assassin avant de les piétiner ou des les mâcher comme du chewing-gum !

L'« Opération Jacob » risque d'être plus coton que l'« Opération René » !

UNE QUESTION DE SÉCURITÉ

Je n'ai jamais vraiment aimé cette maison.

Les visiteurs disent :

- Cet établissement a une excellente réputation. Nos anciens y sont en sécurité. Et c'est confortable.

On devrait leur faire tester le lit médicalisé et son alèse en plastique. Ou les mettre à table avec le Fernand qui crache ses poumons et son dentier dans sa gamelle. Je suis sûre qu'ils changeraient vite d'avis. Mais ils ne font que passer, avec leurs bouquets minables, leurs boîtes de chocolats de supermarché et leur air affligé. Une petite heure avec l'ancêtre gâteaux qui bave et tremblote dans son fauteuil, sous son plaid écossais, ou sa vieille couverture de l'Assistance publique. Ensuite, les enfants s'agitent, le père regarde discrètement sa montre, avant de crier dans le sonotone de l'aïeul :

- On va s'en aller, papy ! On reviendra la semaine prochaine !

Le vieux dandine du crâne, que peut-il faire d'autre ? La troupe le bisoute et s'enfuit vers la vie, là-bas, dehors, loin, pendant que la matonne en blanc range le papy dans un coin de la salle commune où la télévision hurle les inepties de l'après-midi.



Je les appelle les matonnes, in petto seulement. Je sais trop ce qu'elles seraient capables de faire si j'osais leur donner ce surnom en public ! Adieu les desserts, même si ce ne sont que des saloperies industrielles. Fini, les sorties dans le jardin. Aucune d'entre elles ne pousserait mon fauteuil jusqu'à mon bosquet favori.

Je peux sortir sans leur aide. Mais elles ne le savent pas. Je tiens à mon statut de presque grabataire, presque sourde et

presque muette. Ça n'a que des avantages. Ces dames parlent entre elles sans se cacher. J'apprends des tas de petits secrets plus ou moins utiles, pendant qu'elles m'emmènent dehors avant de m'abandonner au coin d'une allée.

- Je la mets à l'abri du vent, la mamie ! me braillent-elles. Elle y sera en sécurité !

« Mamie-qu'a-plus-toute-sa-tête », c'est le sobriquet dont elles m'ont gratifié. Elles ignorent que je les entends comme j'entends le chant des oiseaux et le pas léger de ma petite Chloé quand elle vient me voir. Elle arrive derrière moi, pose ses mains sur mes yeux en demandant :

- Coucou, devine qui est là ?

C'est un rituel. On rit et on disparaît derrière le fourré. Là, elle sort ses cigarettes et son briquet, un ancien lance-flamme fonctionnant à l'essence. Je me souviens que papy François avait le même. La gamine m'a expliqué que ses cigarettes ne lui coûtent rien qu'un peu de travail de jardinage. Les jeunes d'aujourd'hui sont bien plus débrouillards que jadis. Quand j'étais jeune fille — oui, ça n'a pas duré longtemps ! —, je savais pas qu'on pouvait fabriquer de cette sorte de tabac qu'est pas du tabac, mais qui se fume comme du tabac. Nous étions sottes !

Donc, nous nous installons le plus discrètement possible. Chloé agite la main pour disperser la fumée, il s'agit pas qu'une des matonnes nous découvre !

J'ai eu envie d'en parler au docteur : lui expliquer que fumer ce que la gamine appelle « un joint » me fait beaucoup plus de bien que tous ses médicaments réunis. Mais j'ai juré à la petite de tenir ma langue. Et puis, ne suis-je pas gâteuse ?

Au début, je jetais les cachets dans les WC. Jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il est beaucoup plus intéressant de les échanger. La grosse Madeleine raffole des gélules roses. Trois gélules contre une pâtisserie. Marceline préfère les bleues, c'est une chance. Avec elle, je pratique le « une contre un » : une gélule bleue contre un carré de chocolat. Pour les extras, genre somnifère, je donne le mien à Gudule — on n'a pas idée de porter un prénom pareil ! — en échange d'une dizaine de bonbons à la menthe. Elle s'abîme pas les trois dents branlantes qui lui restent et dort comme un bébé !

Moi, je dors peu. Le soir, je fais semblant, quand passe la ronde. Ensuite, à l'aide de ma lampe de poche, je lis le roman policier que Chloé m'apporte.

Quand je raconte ça à Chloé, elle rit :

- Tu fais comme moi quand ma mère m'a mise en pension !

On se frappe dans la paume des mains, une suite de mouvements qu'elle m'a apprise, avant de se remettre à tirer sur notre cigarette « fabrication maison ».

La blouse blanche qui vient me chercher me jette un regard soupçonneux. Elle renifle, comme si elle détectait une odeur étrange. Je souris aussi niaisement que possible, en bavant un peu, de manière à détourner son attention. Je ne peux pas toujours m'empêcher de rire tout haut et de pousser de toutes mes forces sur les roues du fauteuil. Elle se met à courir derrière, en criant au larron. L'alerte est donnée. Les autres lâchent leurs vieux et leurs vieilles pour venir voir. Il y en a toujours une qui parvient à se mettre devant. Je résiste à l'envie de lui foncer dans le gras, je tourne et repars en sens inverse. Ça peut durer assez longtemps. Je les entends souffler et me maudire. Je me refuse jamais ce petit moment de bonheur. Ensuite, elles

vont se plaindre à la cheftaine. Madame la directrice ! Elle me rouspète comme si j'étais une demeurée :

- Elle est pas bien raisonnable la mamie ! Avec tout le mal qu'on se donne pour elle ! Et puis, elle va nous faire une crise cardiaque !

Et patati et patata, cause toujours, mon adjudant ! Le mal que tu te donnes, « elle » le connaît, la mamie, c'est sur les genoux de cet infirmier que tu l'endures, ou à quatre pattes sous le bureau, « elle » vous a vus par la fenêtre.

Je ne réponds pas, méfiance et prudence sont mères de tranquillité.

Dans ces cas-là, pour me montrer qu'elle reste le chef, elle ordonne :

- Interdiction de sortir dans le parc pendant deux jours !

Et elle ajoute :

- C'est pour sa sécurité, à la mamie.

Même Chloé doit jouer la pleurnicheuse pour venir me voir dans la chambre !

Aujourd'hui, une idée m'est venue : me venger.

Je ne réponds pas à la gamine quand elle demande ce que je compte faire des achats dont je la charge. Inutile de lui faire prendre des risques, à cette petite !

Elle me dit :

- C'est un peu compliqué à trouver, tout ça !

Je la regarde avec ce qu'elle appelle mon sourire de pauvre vieille. Ou mon sourire à la Margoton, la reine du troupeau au père Caradec. Elle rigole :

- Mamie, je te connais ! Tu prépares quelque chose !

- Tututut ! Tu peux m'avoir tout ça, oui ou non ?

- Je vais essayer. Mais ça va peut-être demander du temps.

- Ce n'est pas grave. Du temps, j'en ai encore un peu !

Et ce temps, qu'elle me trouve ce dont j'ai besoin, je l'occuperai utilement. La préparation de l'opération demande précision et peaufinage.

Il me faut une semaine pour mettre au point mon affaire. Une semaine pendant laquelle je ne sors pas, juste une fois, pour récupérer la livraison de Chloé. Elle l'a planquée derrière la petite porte de l'appentis, où personne ne va jamais. J'attends la nuit, car le paquet est assez volumineux. La matonne de nuit s'est endormie rapidement, après avoir bu le thé dans lequel j'ai dissous quelques-uns des somnifères de Gudule, qui ne saura jamais que son petit sacrifice va permettre la réussite de l'opération de ce soir. En passant devant sa chambre, un ronflement puissant m'informe qu'elle n'est pas en manque.

Le plus difficile est de placer mes surprises aux endroits stratégiques sans se faire repérer. J'en mets, les plus grosses, derrière la télé, malgré la hauteur de l'étagère ; derrière la plante verte du hall d'entrée ; entre le mur et la rangée de vieux livres poussiéreux de la bibliothèque ; derrière la porte donnant accès à la cave ; dans le bassin, sous le lit de Gustave, décédé fort à propos depuis trois jours et pas encore remplacé ; dans l'armoire métallique contenant les médicaments de l'infirmier ; et toute une flopée de petites un peu partout, jusque dans les WC des matrones.

Bien entendu, je dois bricoler pendant la nuit, au lieu de lire mon roman policier. Un minutieux et minuté travail d'horloger. Heureusement, j'ai encore de bons yeux, même si j'ai

réussi à faire croire à tout le monde que je suis myope, hyper-métrope et atteinte d'une probable dégénérescence maculaire évolutive grave ! Mon ophtalmo ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

L'après-midi, je sors m'aérer les neurones et les narines. Chloé a renouvelé les provisions de faux tabac, et je la laisse me rouler un petit cône.

- Léger, le joint, ma gamine ! Il faut que j'aie toute ma tête ce soir. Pas question de me faire enfermer dans ma chambre.

Elle questionne :

- Tu as su les monter, les bidules électroniques ?

- Les télédéclencheurs ? Oui, j'ai lu le mode d'emploi ! C'est à la portée de n'importe qui.

- Mamie, tu m'épates ! À quoi vont-ils servir, tes télé-machin-trucs ?

- Surprise ! Tu verras ce soir.

- Heureusement que ma mère a un nouvel amoureux ! Ils vont je ne sais où, elle m'a dit qu'elle ne rentrerait pas de la nuit. Et j'ai dû promettre de ne pas sortir.

- Ça tombe bien ! Dors un peu, mets ton réveil vers quatre heures du matin, et viens me rejoindre, ici. À quatre heures trente précises, début des réjouissances !

Je suis un peu fébrile. Énervée. C'est pas tous les jours qu'on réalise une vengeance avec autant de méticulosité. Je demande à Chloé :

- Tu es bien certaine que personne ne peut savoir que tu as acheté ce matériel ?

- T'en fais pas, Mamie, j'ai pris mes précautions. J'ai passé commande sur Internet.

Elle est partie en chantonnant et en tortillant du popotin. Toute joyeuse, ma Chloé ! Il me reste plus qu'à patienter jusqu'au petit matin.

J'effectue discrètement une dernière tournée de vérification. Rien n'a bougé. Tout est en place. La nuit va être longue.

À quatre heures, je m'esquive sans rencontrer l'ombre de quiconque. J'ai demandé à Marcel, un ancien mécano, de graisser les roulements de mon fauteuil. Un soigneux, le Marcel. Seul le chuintement des roues sur le linoléum pourrait me trahir. La porte n'est pas fermée à clé, sécurité oblige. Je glisse jusque dans le fond du parc ; et j'attends Chloé.

Elle ne tarde pas. J'entends le craquement d'une branche avant de la voir. Elle s'est emmitouflée dans une vieille soutane noire. Je me demande où elle a bien pu trouver ce déguisement. Puis, je sors la télécommande cachée sous la couverture posée sur mes soi-disant pauvres jambes ankylosées. Je compte :

- Cinq, quatre, trois, deux, un, zéro !

Et j'appuie.

Tout fonctionne ! Un vrai feu d'artifice. Ce qui est le mot juste, puisque les mini-déclencheurs actionnent les feux de Bengale et les fusées disséminés un peu partout dans le bâtiment. Des blancs, des rouges, des verts ! Le tout bientôt sonorisé par les sirènes stridentes des pompiers, et celles à deux tons des gendarmes et des ambulances, un peu plus tard.

Parce qu'on peut pas tout prévoir. Ça brûle si vite, ces vieux bâtiments !

Il faut croire que la sécurité n'était pas vraiment assurée

dans cet établissement et que j'ai toujours eu raison de me méfier. Le tribunal chargé de juger la cheftaine n'a pas manqué de le confirmer. Surtout après mon apparition, dans le prétoire. Celle d'une des rares survivantes, dans son fauteuil roulant, poussé par sa petite fille. Une pauvre vieille presque sourde, presque muette, presque aveugle, retrouvée gisant en état de choc dans le parc où, par on ne sait quel miracle, elle aura réussi à se réfugier.



Kamikaze

Tout est arrivé à cause de Chloé.

Elle nous a dit :

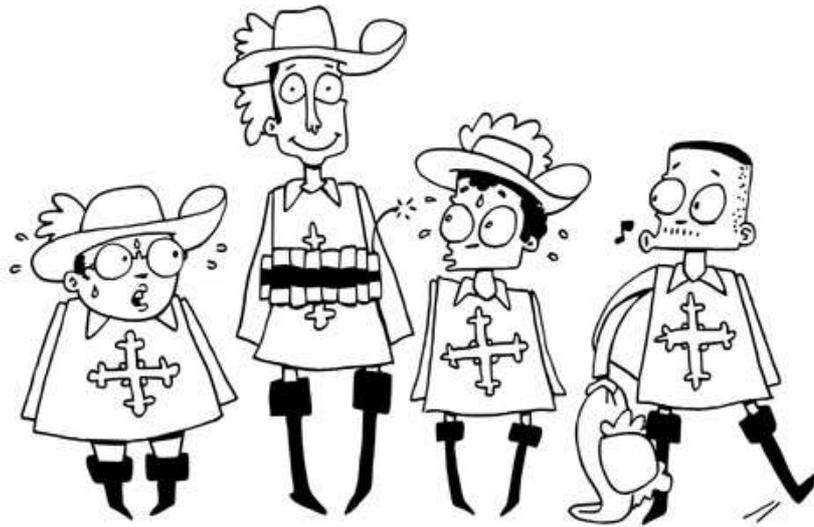
- Je vais augmenter mes tarifs. Si vous voulez continuer à fumer mes petites herbes, vous êtes prévenus. Les temps sont durs, et il faut que je renouvelle mon stock de graines.

On a bien essayé de discuter. Mais discuter avec Chloé, ça ne mène à rien. Plus têtu, on connaît pas ! À part les flics qui nous contrôlent trois fois par jour. Et c'est même pas sûr.

Il faut donc trouver des finances, et vite. Sinon, c'est le manque assuré, et on en a vu les conséquences. Il suffit de regarder la télé !

On est au QG quand Ludo émet la chose, de sa grosse voix de pit-bull. On peut appeler ça une idée, soyons pas mesquins. On se regarde, avec Momo et Kamel, étonnés. Étonnés qu'il cause. Ludo, il est du genre bourru, voire silencieux. Une sorte

de grande ficelle longiligne dont on se demande si l'extrémité supérieure porte autre chose qu'une paire de petits yeux effarés.



Ludovic, s'il possède à peu près les mots, ne parvient que rarement à les mettre dans un ordre intelligible. C'est sans doute la raison de son quasi silence. Ou alors il nous estime pas dignes de recevoir sa parole. C'est pas grave, vu qu'on l'écoute rarement de toute façon. Depuis la maternelle, une éternité, on s'est habitué.

Donc, quand Ludo borborygme, on essaie de reconstituer la phrase. On tente de ranger verbes, substantifs et virgules. Pas d'adjectifs, Ludo s'en sert pas. Les adverbes, oui, il en a un petit lot, toujours les mêmes. Mais ce matin, non. Ça nous facilite le décryptage. D'autant qu'on est pas en grande forme, après la nuit « Heineken & coke » organisée par Jojo, sur des matelas, dans la cave du 36.

Jojo participe pas au brain storming. Il finit de rêver qu'il

s'envoie Marlène, sauf que c'est pas Marlène mais un vieil oreiller squatté par le chien de Ludo. On l'empêche pas, faut pas casser les rêves. Marlène a regagné sa piaule depuis longtemps avec je sais plus qui, on s'en fout, c'est ses oignons.

On s'y met tous les trois : Momo, Kamel, et pis moi, Kamikaze. Enfin, c'est pas mon vrai blase. Mes vieux m'ont appelé Jules, à cause de mon paternel qui lit Simenon dans le texte comme il dit. Jules, comme Maigret ! Juju, dit ma mère. Jus de chaussette, braillent les autres à l'école. Et des tas d'autres conneries, on imagine pas ce que les mêmes peuvent inventer comme vacheries. Bref, comme je me jette toujours tête baissée dans les pires pièges, ils ont fini par me rebaptiser Kamikaze. J'aime bien. Ça fait palestinien, ou Che Guevara, comme sur le poster que mon frangin a punaisé sur la porte de sa piaule.

Je résume. Ludo grognonne :

- Banque boum bagnole blé bonhomme blanc bite !

L'interprétation demande quelque temps. Pour la phonétique, c'est ok. Pour le sens, c'est plus obscur. Première hypothèse : il a vu quelque chose. Un type en blanc qui explosait la banque du coin avant de se tirer en bagnole. Il fait « Hon » en remuant la tête de gauche à droite. Bon, je dis, on recommence. Momo demande :

- Et bite, t'en fais quoi ?

- Bite ? Ça, c'est du rab. Il en met partout !

Là, on rigole. Sa bite, Ludo, il ne pense pas qu'à elle, mais pas loin. Il n'arrête pas de se la tripoter, comme s'il craignait de la perdre.

- P'têt il cause d'un qu'aurait un tombereau blanc, qui se

serait garé devant la banque, et qu'il sortirait d'une boum, et qu'il aurait du blé dans les cheveux ?

- Hum... t'en dis quoi, Ludo ?

- Hon, hon !

Négatif. On trouve pas. On va abandonner l'adaptation quand Ludo regrogne :

- Papa Noël ! Banque ! Nous !

On reste pantois. Il a bien dit « Papa Noël » ? Avec les majuscules ? Momo et Kamel hochent comme des malades. Ils confirment.

- Tu veux dire... nous... en père Noël ?

- Hon, hon !

La tête au Ludo verticalise, cette fois ! On approche du concept à grands pas.

Kamel dit :

- Tu veux qu'on se déguise ?

- Hon, hon !

Ça marche toujours. On continue :

- Pour aller à la banque ?

- Hon, hon !

La piste est bonne. Chaude. Les cendres ont pas refroidi. On touche au but.

Je persévère :

- Tu crois qu'on a du blé à la banque ?

On en a pas, évidemment. On sait même pas comment ça fonctionne, un compte à la banque, vu qu'on a jamais eu

besoin. On est pas favorables aux intermédiaires. Mais Ludo a peut-être plus d'imagination qu'on le pense.

- Hon, hon !

Perdu ! Je vois les babines du pit-bull se tordre, il va quand même pas mordre ?

Non. Il ouvre le trou où se baladent ses chicots et éructe :

- Boum !

Et il accompagne le borborygme du geste de celui qui dégainé un pistolet, comme à la télé, genre Navarro.

- Un braquage ? C'est ça, Ludo, tu veux qu'on braque une banque ?

- Hon ! Hon ! Hon !

Cette fois, on y est ! Rien qu'à mater la mine réjouie du Ludo, on sait qu'on a enfin traduit convenablement. Kamel ajoute :

- Et on se déguise en père Noël ?

- Hon ! Hon ! Hon ! Hon !

Encore deux ou trois essais et Ludo émettra ses « Hon » pendant toute la journée. Alors, on arrête la linguistique comparée et on s'assoit sur le matelas. Momo fait de la place en virant deux ou trois bouteilles vides, pile poil dans le carton presque plein. Tri sélectif. C'est notre côté écolo. Si on votait, on voterait vert. Je plaisante. On vote pas. On est pas majeurs. Et on attend le candidat qui promettra de supprimer les flics. Pour celui-là, on votera plusieurs fois, pour être certains qu'il soit élu. Et on veillera à ce qu'il tienne ses promesses.

On reste affalés un sacré moment. À mijoter l'idée. Qui paraît plutôt bonne. On rumine jusqu'à ce que le ventre de Momo se mette à jouer « Ouragan sur le Caine » en gargouillis majeur.

C'est le signal d'alarme. Doit pas être loin de midi. Je regarde sur ma Rolex de fabrication chinoise que j'ai échangée contre un joint (de culasse) à un type, enfin bref elle me confirme.

On décide de se retrouver là plus tard, et pas un mot à quiconque. Pour Ludo, ça craint rien. Il se déplie, fait : Hon ! Et n'oublie pas de baisser la tête en sortant de la cave. Sacré Ludo !

On doit avoir des airs de conspirateurs, parce que les autres, qui tiennent les murs du hall ou fument leurs joints provençaux sur les marches de l'entrée nous regardent en rigolant. Même Fafa le Congolais goguenarde :

- Tiens, les trois mousquetaires ont encore comploté dans leur repaire ! Et Marlène va bien ?

Je t'en ficherais, moi, des trois mousquetaires et de Marlène ! Milady, ignare ! Rigolera bien qui rigolera le dernier, comme dit mon dab ! Je sais pas trop ce qu'il entend par là, mais en général, ça lui sert pour avoir le dernier mot. Moi aussi, du coup ! Mon dab, il est ce qu'il est, mais pour jacter, il sait jacter. Sauf quand il a abusé du côtes-du-rhône avec Marcel, le voisin facho du dessus. Mais bon, qui n'a pas ses petits défauts ?

Momo a apporté le plan. Le problème, c'est que c'est pas celui du quartier mais celui du métro de Paris.

- Le seul que j'ai ! dit Momo, en ajoutant, inquiet : Ça peut quand même servir ?

On veut pas le vexer, chacun fait ce qu'il peut dans cette putain de société, on va pas jeter la pierre à un vieux copain d'école ! Et puis, il a raison, un plan du métro, ça peut toujours servir.

On décide qu'on a finalement pas besoin de plan, puisque la banque est dans le centre commercial, et que le centre com-

mercial, on le connaît mieux que notre poche. Quant au plan de la banque, personne en voit l'utilité. On entre, on sort, et basta. Il y a que dans les films américains que les types font des schémas hyper balèzes, avec la sécurité, les alarmes et tout le tintouin. Tout ça pour se faire prendre à la fin, c'est pas la peine de s'emmerder avec ce genre de détails.

Pour la bagnole, on a le choix. Première solution : on en pique une, vite fait bien fait je t'embrouille. On est pas d'accord sur le modèle. C'est important, le modèle. Il faut du discret, pour stationner sans se faire repérer, mais aussi du rapide, pour filer dare-dare après le casse. Mais discret et rapide, c'est antinomique. Momo emploie un autre mot, ça veut dire pareil. Deuxième solution : on emprunte la tire à Habib, le frère de Kamel. Une BM presque neuve, avec des plaques tout à fait vraies. L'avantage, c'est que Habib sait conduire, et pas nous. Le problème, c'est que Habib posera des questions. Et surtout, qu'il voudra sa part. Et nous, on a pas complètement confiance en Habib, surtout depuis qu'on l'a vu traîner avec ceux de la cité d'en face. Je dis rien à Kamel, mais je vois bien que lui non plus est pas partant.

À force d'y penser, on se dit qu'on peut se passer de bagnole. En VTT, on est du genre imbattable dans la cité, et même dans le centre commercial, les vigiles ont jamais réussi à nous coincer. Faut dire, les lourdauds... Et puis, mon surnom de Kamikaze, je le dois aussi à mon style, depuis le jour où je suis passé à travers les portes en verre que je croyais ouvertes.

C'est comme ça qu'on décide finalement de faire le coup en vélo. Ludo a pas l'air trop d'accord, il grogne des « pfff, pfff » significatifs. On fait ceux qui pigent pas, on continue à projeter.

Plan, bagnole, OK, c'est vu. Restent les pères Noël. L'idée,

c'est ça : on se déguise en père Noël, barbes, capuches, per-
ruques, mieux que des cagoules. Vus mais pas reconnus ! Ils
peuvent filmer, ils verront que trois pères Noël armés jusqu'à
la hotte. Dans laquelle on mettra les billets ! Ruse et rapidité,
notre maxime !

Armés ? Oh, pas exactement. Les gangsters amerloques et
nous, ça fait deux, et même davantage. On a nos vieux pisto-
lets et fusils en plastique, s'agit de foutre les jetons, pas de
jouer massacre à Fort-Alamo.

Pour les costumes, c'est Momo qui trouve la solution. Son
vieux fait le guignol devant le centre commercial à bisouter les
marmots et se faire tirer le portait histoire de gagner un peu de
blé au noir avant le réveillon. Costume et accessoires fournis
par la ville. On lui demandera d'en emprunter deux ou trois,
pour un soir, et roulez jeunesse. Il peut pas refuser, lui aussi
profite des appareils tombés des camions !

On se prépare à se séparer avant la nuit, faut garder la
forme, surtout pour se tirer en vélo déguisés en pères Noël
dans le centre commercial, avec les hottes pleines de liasses,
barbe au vent et huppelande en vrac, quand on entend :

- Hon ! Moi, venir.

Là, c'est la catastrophe ! Ludo, on l'aime bien, mais pour
un casse de cette ampleur, c'est mission impossible ! Surtout
qu'il a jamais réussi à faire du vélo ! Va falloir le dissuader en
douceur, pas question de l'emmener ni de le vexer !

Alors, on charge Momo, c'est le plus patient de la bande,
de lui expliquer. Il a toute la nuit ! Celle qui porte conseil.
Nous, on lui fait confiance. Et on remonte dans nos étages rou-
piller un maximum. Rendez-vous demain. Kamel se charge
des déguisements, moi des vélos à vérifier.

Mes vieux sont un peu surpris de me voir à table ce soir-là, c'est pas dans mes habitudes. Leur étonnement est à son comble quand je vais me pieuter avant le début du film. Ma mère vient même me demander si je suis pas malade, la grippe, pourquoi pas la varicelle ou les oreillons ! Bon. Devant mon œil noir, elle insiste pas.

La nuit passe. Je mentirais en disant que j'ai bien dormi. J'ai vu en rêve des milliers de pères Noël courant dans tous les sens et autant de vigiles, flics et autres engeances les poursuivant en hurlant des trucs en anglais, un comble pour quelqu'un qui n'a jamais été fichu de dire autre chose que *fuck you* ! J'en viens à me demander si c'est vraiment une bonne idée.

Au matin, on se retrouve au QG.

Momo, mission accomplie, a endormi Ludo à grands coups de bière et de whisky, Kamel tire un énorme sac contenant les déguisements, et les VTT sont devant la sortie de l'immeuble sous la garde de mon petit frangin.

On enfle les costumes. Quand on met les barbes, on rigole comme des malades. On croit un instant qu'on n'arrivera jamais à s'arrêter. Le plus difficile, c'est de faire tenir les hottes sans qu'elles se baladent en tout sens. Heureusement, on manque pas de ficelle, elle sert aussi à raccourcir la taille des houppelandes, prévues pour des « vrais » pères Noël, avec bides de beaufs et culs d'hippopotames. Momo râle parce qu'il marche sur le bas de son manteau, on lui remonte sous les bras avec de la ficelle, ça lui fait comme une paire de nichons pire que ceux de la grosse Bertha qui fait la pute au cinquième. La rigolade !

Enfin, on sort.

Bon, coup de pot, à part mon frangin qui reste comme deux

ronds de flan bouche ouverte, y'a pas un chat sur le perron. On traîne pas. Hop, en selle, on pédale vers le centre commercial. Il est tôt. Pas trop de bagnoles, quelques bouffons klaxonnent et nous montrent du doigt en se marrant. Rira bien... comme dit mon vieux.

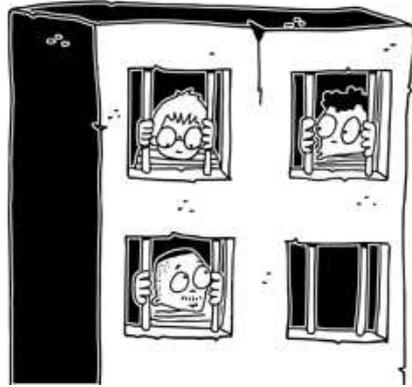
C'est quand on arrive juste avant le virage que ça se gâte. D'abord, on voit les gyros des flics, et puis on a pas le réflexe de freiner à temps, ce qui ne servirait à rien, les freins sont HS depuis belle lurette, alors, on continue en direction de notre objectif qui n'est plus notre objectif, les choses étant devenues très différentes.

Ce qu'on n'avait pas prévu, c'est que des types viennent braquer la banque avec la même idée que nous : déguisés en pères Noël ! Et qu'ils sont trois ! En voiture, les nababs ! Quand ils nous voient débouler, les flics ont plus qu'à nous sauter sur la hotte, nous emmener au poste en prétendant que nous sommes les bandits qui, que, etc. ! Une veille de Noël, ils vont pas se casser la tête à courir derrière on ne sait qui alors qu'ils ont ce qu'il leur faut sous la matraque !

Dans la cellule, je pense à Ludo. Heureusement qu'il sait pas lire ! Parce qu'à voir nos tronches dans le journal, surmontées d'un gros titre, un très gros titre : « LES AUTEURS DU CASSE VIENNENT EN VÉLO NARGUER LA POLICE ! », il pourrait s'imaginer qu'on garde le blé pour nous ! Sacré Ludo !

Je continue cependant à croire que c'était une fameuse idée. Parce que les vrais casseurs, eux, ils courent toujours !

Quant à Chloé, son petit commerce va sans doute périlcliter. Sauf si elle trouve d'autres clients. Les vrais casseurs, par exemple ? On sait jamais, avec Chloé !



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants causes, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Des pucerons sur les rhododendrons de Jacques THOMASSAINT est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur ou de l'auteur.

Illustrations : SANRANKUNE.

Éditions de la rue nantaise

**1 square Étienne Nicol
35 200 Rennes**

www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35) © janvier 2012
ISBN : 978-2-919265-14-5